

## **Jean-Marc CAMBUZAT**

Nouvelles extraites de « Tout est bien qui finit mal »

Les adresses où vous pouvez me retrouver si vous êtes intéressés :

<http://photostextes.canalblog.com/>

Blog de photos/textes

<http://jmcambuzat.canalblog.com/>

Blog regroupant mes « productions » écrites...

[http://www.ecrivains-haute-marne.com/auteurs\\_94.php](http://www.ecrivains-haute-marne.com/auteurs_94.php)

Ma page auteur sur l'AHME

Au travers de cette diffusion gratuite, je suis à la recherche de critiques, avis, conseils en tous genres de toute nature que ce soit.

Avec mes remerciements...

**Jean-Marc CAMBUZAT**

# **TOUT EST BIEN QUI FINIT MAL**

*5 nouvelles...qui finissent mal !*

**(Extraits)**

**©Jean-Marc CAMBUZAT**

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les "analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information",

toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 979-10-92812-01-5

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction interdits

*Toutes ces histoires trouvent leur origine dans des événements vécus et des faits réels. Seuls quelques personnages et la fin de ces nouvelles (heureusement) sont imaginaires...*

*Ayline*

Je recommençais à peine à ouvrir les yeux sur le monde extérieur après plusieurs mois de mutisme intégral. Sept mois et douze jours qu'Ayline me promenait dans les grandes allées du parc. C'était l'été, flamboyant, odorant et magique. Le parfum des tilleuls aux énormes troncs nouveaux embaumait l'allée principale. J'entendais toujours le même murmure musical qu'Ayline fredonnait, les lèvres jointes, en poussant infatigablement le fauteuil aux roues démesurées. Une fois la promenade terminée, une sorte de rituel semblait installé. Ayline arrêta le fauteuil en bas de l'escalier en pierre qui donnait accès aux chambres et aux salles de soins, elle me contournait pour venir s'asseoir sur la troisième marche en face de moi, de sorte que nos visages soient à la même hauteur. Son image était floue et opaque, ses contours semblaient se fondre graduellement dans l'air, elle était irréelle, comme sortie de mon imagination. Malgré les difficultés que j'éprouvais à discerner ses traits derrière mes lunettes fumées, je devinais son sourire ainsi qu'une expression de contentement, de soulagement, je ressentais de la quiétude et de l'apaisement. Sept mois et douze jours que je n'avais pas ouvert les yeux. Sept mois et douze jours plongés volontairement dans le noir, le silence, la mutité. Les lésions neurologiques qui m'avaient atteint se dissipaient très progressivement et très lentement. Le jour où j'ouvrirais à nouveau les paupières était attendu depuis déjà une semaine selon les spécialistes.

Malgré les protections, les soins et les précautions répétées, je n'avais pas encore réussi à recouvrer totalement une vue claire à l'acuité normale. Cela semblait inquiéter mon entourage, car à dix-huit ans la récupération aurait dû être plus rapide ; le mal avait été profond et durable, d'ailleurs, si mes jours n'étaient plus en danger, je ne vivrais plus jamais normalement. Le handicap physique serait présent à demeure ; plus aucun traitement, ni aucune rééducation ne pourrait me faire marcher à nouveau. En plus du très présent filet de voix qui s'échappait de la bouche fermée d'Ayline, je sentais une main douce et caressante tenter de dénouer mes poings serrés posés sur mes cuisses. Au fur et à mesure que mes doigts se détendaient, une voix plus âgée me demanda si je souhaitais rentrer pour retirer les lunettes qui me protégeaient de la

lumière violente de l'été. Tandis qu'Ayline se faisait un devoir de me visiter au moins une fois par semaine, maman était présente tous les jours. Elle avait pris résidence à la maison de repos dans laquelle je finissais ma convalescence. En plus de la vue, je recouvrais peu à peu la mémoire. Mes nuits étaient hantées de cauchemars d'une violence qui me faisaient hurler en pleine nuit. Des bribes de visages, des odeurs, des mots me transperçaient le cerveau comme des flèches. Je me crispais de toutes mes forces dans l'attente d'autres visions qui, toutes, m'agressaient avec une brutalité insupportable. Ces attaques imprévisibles prenaient possession de tous mes sens et semblaient rassembler à elles seules toutes les douleurs existantes sur terre. Les chants murmurés d'Ayline m'apaisaient, les mains de maman dans les miennes me rassuraient. Heureusement que ces présences existaient car le jour où il fallut envisager de quitter la résidence pour rejoindre notre appartement en ville, je fus pris de peur panique. Bien sûr j'allais mieux, ma vue n'était plus obscurcie que par deux verres légèrement teintés, j'étais depuis longtemps déjà habitué à mon fauteuil roulant, mes traitements avaient tous été ajustés et rectifiés pour ceux que mon corps assimilait difficilement, seule ma tête s'entêtait à rester vide de tous souvenirs cohérents. Mes cauchemars s'espaçaient, mais leur violence était la même. Les visites chez les psychologues et psychiatres m'inquiétaient d'avantage. À dix-huit ans, il fallait me reconstruire, et je ne le pouvais pas sans passé, sans histoire. Maman et Ayline m'avaient fait la promesse de compléter en temps voulu, par petits morceaux savamment dosés, toute ma jeunesse.

Ayline eut l'idée, en concertation avec maman et les psychologues, d'écrire mon histoire pour me la distiller à la façon d'un feuilleton. Ce moyen avait déjà donné d'excellents résultats dans d'autres centres. Il avait l'avantage de pouvoir subrepticement maquiller la réalité au cours de la lecture en fonction des réactions du patient, tout en le guidant vers sa propre lumière, une fois qu'il était en mesure de l'accepter et de se l'approprier.

Ayline a continué, après son mariage, à s'enquérir de ma santé aussi souvent qu'elle le put. Encore aujourd'hui, elle

et son mari, dit "Braconnne" me rendent régulièrement visite dans la maison médicalisée de Saint-Jouars en grande banlieue parisienne que maman avait pris soin de réserver avant qu'elle ne décède.

Ayline a fait de la vie d'Aurélien un vrai roman, une vraie narration, reprenant, avec l'aide de sa mère tous les détails de leur vie depuis quelques mois seulement avant le drame.

Voilà cette histoire que ni le temps, ni la beauté rayonnante de sa maman et de Ayline n'auront jamais réussi à effacer.

Depuis le temps que ses parents attendaient de pouvoir élever leur fils unique à la campagne, ils explosaient de joie et de projets de toutes sortes.

Ils n'en revenaient pas ! Du travail pour eux deux, un logement suffisamment spacieux et bien situé, le passage au lycée d'Aurélien qui était le seul, en définitive, à rester un peu inquiet. À cet âge, au-delà de la découverte et du déménagement, c'est l'idée de se séparer de ses copains d'école et de sport qui le perturbait le plus.

Il était partagé entre la fierté de s'en aller, parce que ses parents lui avaient expliqué qu'ils allaient mieux vivre, avec un peu plus d'argent, proche de la nature, et celle de quitter, sans doute pour très longtemps, ses complices des quatre cents coups, ses "potes", les seuls qui comptent vraiment à seize ans. Ce sont eux avec qui l'on apprend tout de la vie. C'est avec ses potes qu'on est fort et téméraire, qu'on peut se moquer des filles et leur faire croire à des histoires extravagantes, du moins, le pense-t-on. Il n'y a qu'avec ses potes qu'on peut se lancer des défis que vous ne pouvez atteindre définitivement que le soir, sous les draps, lorsque les yeux se ferment sur une journée réinventée.

Mais les arguments ne manquaient pas. Pensez plutôt : une chambre avec porte-fenêtre donnant sur le jardin, à peine dix minutes à pied du lycée au lieu du double en tramway, suffisamment d'espace pour inviter des copains à venir séjourner quelques jours s'ils le souhaitaient, apprendre la pêche, les lance-pierres, les arcs, les cabanes de branches ; et summum, pourquoi pas un chien et des balades en forêt ?

Il était tellement gavé d'images toutes aussi merveilleuses qu'inimaginables, que son attachement à ses potes de Paris passerait après la vantardise de leur faire sentir combien il allait enfin "revivre" comme son père aimait à le répéter.

Sa vie citadine ne lui déplaisait pas. Il était conscient des richesses de la métropole. Le choix, les découvertes de toutes natures au travers des musées, des expositions que l'école avait pris pour habitude leur donner, puis, bien entendu les distractions, toujours à l'avant-garde des nouveautés. Le confort et la fonctionnalité des installations, les salles de cinéma, les cabarets, l'animation de certains bistrots, tard le soir, lui manqueraient sans doute, mais il était sûr de trouver des compensations.

De toutes façons, si papa le disait, avec autant d'aplomb et d'assurance, c'est qu'il avait raison et que l'herbe serait plus verte là-bas. Maman était heureuse aussi, ou du moins, semblait l'être. Maman conservait souvent, à chaque changement majeur, ce léger masque d'appréhension, lui-même dissimulé par un sourire complaisant. Il fallait bien la connaître pour deviner son angoisse ou simplement ses inquiétudes. Seuls d'imperceptibles mouvements des sourcils ou des commissures des lèvres, accompagnés d'un pétilllement inhabituel du regard, pouvaient laisser paraître une humeur différente de celle qu'elle voulait afficher.

Je savais bien que malgré l'enthousiasme de papa, ma mère, elle, préférait attendre d'être sur place, installée, voire presque habituée déjà, pour qu'elle fasse part de sa satisfaction, avec une totale sincérité.

J'étais plus heureux qu'inquiet. Mes parents me vouaient un amour sans faille, j'étais leur "p'tit bout" malgré mon mètre soixante et ma ceinture bleue fraîchement gagnée sur les tatamis de la mégapole. Là aussi, savoir que je pourrais continuer à me mesurer avec les campagnards dans mon judogi tout neuf, m'excitait plutôt.

C'est donc deux semaines après mon examen que mes parents entamèrent les préparatifs du déménagement. Papa nous avait prévenus que les premiers mois risquaient d'être un peu éprouvants après que l'on ait passé les vacances à



emménager ; il était de toute façon, autant animé par le travail que cela représentait, que par le fait d'aller vivre à la campagne. Son dynamisme était tel qu'il nous entraînait sans s'en rendre compte, à transformer les cartons, les valises les sacs et les paquets en partie de plaisir et de joyeuse rigolade. Il était heureux et cela se mesurait sans peine à la largeur de son sourire, devenu permanent depuis quelques jours. Il me donnait parfois l'impression d'avoir été opéré. Un fil invisible tirait les coins de sa bouche en remontant vers les oreilles, figeant une expression d'enchantement évident.

La situation sociale et financière de mes parents nous faisait quitter une HLM de soixante mètres carrés pour un pavillon de quatre-vingt sur trois cents mètres carrés de jardin.

Certes, nous serions encore en location, mais pour un ouvrier et une employée administrative ayant toujours vécu et travaillé dans une grande ville, s'imaginer prendre l'apéro sous le parasol en regardant griller ses côtelettes sur le barbecue pendant que le "p'tit bout" s'amuse avec le chien sur la pelouse, c'était plus que le bonheur intégral, une sorte de paradis sur terre et au firmament. L'Éden absolu.

Le seul avantage des déménagements, est de faire du tri. Nous n'avions pas grand-chose, l'essentiel pour le quotidien et le superficiel dans les cadeaux imaginés par les amis ou la famille. Sur le dessus du buffet de la cuisine, légèrement enrobé d'une fine couche de poussière huileuse, un long objet, au poids respectable enveloppé de papiers journaux, solidement ficelé et sur lequel une grossière écriture au feutre noir, en partie effacée, faisait mention de : "chasse pépère". Je descendis de la chaise avec le paquet dans les mains et questionnai papa sur son contenu. J'ignorais que mon grand-père avait été un fin chasseur et que papa avait sauvé tout son matériel. Bien évidemment, pris par les cartons en priorité, papa me promit de me montrer le fusil du grand-père et tous ses accessoires une fois le moment venu, dans leur nouvelle maison, et pourquoi pas reprendre un permis de chasse ?

L'idée de toucher le fusil ne me déplaisait pas. J'étais même très impatient de l'avoir à l'épaule, viser et faire "paoum !" deux ou trois fois de suite pour abattre froidement le monstre projeté de ma tête jusqu'à ma ligne de mire.

Le lendemain soir, à l'entraînement, les copains n'en revenaient pas ! Un fusil à double cartouche avec la crosse sculptée par mon grand-père et le haut du fût finement ciselé. Il pouvait traverser le cuir d'un sanglier à plus de cent mètres ; du moins c'est tel que j'imaginai l'ensemble, j'avais juste pris un peu d'avance sur la découverte de l'arme à pépère.

Arrivé sur place, maman connaissait déjà un peu la ville pour s'y être rendue pendant deux jours avec papa, quand sa mutation lui avait été proposée. La seule chose qu'ils n'avaient pas vue, ni l'un ni l'autre était le pavillon, puisque aucun des logements pour lesquels l'usine était prioritaire, n'était disponible à ce moment-là. Ce fut donc la même découverte pour nous trois, avec, pour chacun, le regard et l'émerveillement correspondant à notre statut respectif.

Pour papa, la véritable surprise était ce que l'agent immobilier appelait "le garage". Il ignorait que la maison était sur un sous-sol total, pouvant ainsi accueillir la voiture, le coin bricolage, l'espace laverie et il restait encore une petite moitié de libre pour laquelle rien ne lui vint à l'esprit immédiatement. J'eus l'impression furtive que ce sous-sol était même trop grand.

— Oh, tu sais, on n'a jamais trop de place ! Ça se remplira vite...

Il avait bien raison, car je me rendis compte un peu plus tard que plus on a de place et plus on entasse, on remplit, on empile, on garde, on range, on emballe avec, à chaque fois la même rengaine :

— Ça servira bien un jour !

Le jour où ça arrive, le jour où l'on en a besoin réellement, on a beau tout remuer, tout déballer et tout ouvrir, on ne retrouve que très rarement ce que l'on cherche.

— Pourtant, j'étais sûr de l'avoir gardé !

— Mais non, tu sais bien, on l'avait jeté en se disant qu'on s'en servirait jamais ?

— Quoi ? Jeter ça ? C'est pas possible !...

Exaspéré, on finit par "faire du tri", ce qui, en langage "papa", signifiait "on jette tout". On retrouve alors une place considérable, tellement importante d'ailleurs que quelques semaines plus tard, j'assistais sans rien dire aux nouveaux

entassements de paquets, boîtes et cartons, qui pourront sans aucun doute servir un jour ou l'autre. Maman, un peu moins conservatrice, faisait remarquer que l'on venait de faire du vide, car on ne s'était jamais servi des empilements précédents. Papa rétorquait par la réponse qui tue :

— Oui, mais là, c'est pas pareil ! dit-il d'un ton convaincu, malgré la similitude des colis et de leur contenu.

Je devinais maman heureuse lorsqu'elle contemplait le jardin.

Elle y voyait des fleurs, partout, en grappes, en bouquets dans toute la maison, toutes les pièces. Elle se voyait en tenue de jardin, taillant les rosiers, coupant les tulipes et plongeant le visage entier dans les parfums des plates-bandes. Elle s'interrogeait sur la proximité de fermes où ils auraient pu aller chercher les œufs, le lait, découvrir tous les plaisirs de la campagne, qu'elle n'avait pu goûter jusqu'à présent que dans les livres.

Personnellement, j'avais les yeux rivés sur la porte fenêtre de ma chambre. Elle donnait de plain-pied sur le jardin. Je voyais une autonomie totale, une complète liberté. Pouvoir sortir, aller et venir du jardin à ma chambre sans passer par la salle à manger ou le vestibule, sans prendre l'ascenseur aux odeurs suspectes et aux grincements inquiétants. Mais, au fait, qu'entendait-on la nuit à la campagne ? Pas de voisins, pas de machinerie d'ascenseur, pas de porte qui claque, de bruits de pas ou de meubles qu'on déplace, de coups de gueule contre le petit qui n'a pas collé les images dans son livre d'histoire ; pas de "À table" venant de l'appartement d'à côté. Que sent-on à la campagne ? Pas de relents de cuisine une fois sorti de l'appartement, pas d'odeurs de poubelles au fond du hall d'entrée, pas, ou moins d'émanations de moteurs, pas d'effluves nauséabondes de promiscuité métropolitaine, surtout celles du soir... Et enfin, que voit-on me demandais-je, mais c'en était déjà trop pour aujourd'hui, je continuerai ma liste plus tard. De toute façon, j'étais déjà largement convaincu que la vraie vie était ici. En entrant dans ma chambre, sommairement installée, je revis les deux semaines passées en location pendant les vacances d'été deux ans auparavant. C'était la première fois que je partais en location au bord de la

mer avec mes parents. Habituellement, la famille nous accueillait pendant quelques jours, ou alors c'était le camping. J'aimais bien coucher sous la toile avec la lampe électrique, l'ouïe sensible au moindre bruit extérieur, parfois la pluie tambourinait au-dessus de ma tête ; je n'avais pas peur, mais j'aimais bien qu'elle s'arrête, au moins pour la journée.

Le même sentiment m'envahissait dans ma nouvelle chambre. Rien n'était encore personnalisé, pas de posters au mur, pas de décoration, mes objets fétiches dormaient encore dans les cartons au sous-sol. Seuls mon lit, mon bureau et mon armoire étaient montés. Comme la location, il y a deux ans ! La même odeur froide et anonyme. Alors on s'approprie les volumes et l'espace, on s'empare de la pièce et peu à peu l'endroit impersonnel devient un territoire, avec sa propre odeur et ses repères.

Le plus surprenant quand on arrive à la campagne en venant de la ville, c'est le soir. À Paris, la nuit n'existe pas, jamais. Les réverbères, les enseignes, les fenêtres encore éclairées, les phares, tout illumine, tout brille. La nuit, la vraie, le noir profond, épais, palpable et tangible, celui qui empêche d'avancer, impose l'arrêt et le repos n'existe qu'à la campagne. Tout était différent, comme en vacances et j'avais du mal à me faire à l'idée que dans cinq semaines je découvrirais mon lycée, et sans doute de nouveaux copains.

Qui seraient-ils ? Serais-je accepté ? Ferais-je l'objet de quolibets, de plaisanteries et de railleries sur les gens de la ville ? Ce qui me préoccupait était la façon dont j'allais réagir. Tout dépendrait de l'accueil. Quelques blagues ou canulars sur mes origines ne m'importaient guère. Je redoutais le bizutage, le rejet avant même d'avoir été jugé. Les apriorismes et les préjugés m'inquiétaient.

Mes parents, mon père surtout, avait évoqué les difficultés possibles à s'intégrer au début, mais compte tenu de notre situation sociale, nous ne devions pas rencontrer de problèmes insurmontables.

La ville était très ouvrière ; les proportions de notables, de cadres ou directeurs jouaient en notre faveur. Nous étions plus nombreux, je ferai donc partie de la majorité qui arbitre et qui décide.

Telle était désignée la démocratie dans mon livre d'instruction civique. Notre vie, notre histoire me prouvera le contraire, au terme de douloureuses épreuves au cours desquelles on s'aperçoit que l'on appartient davantage à une troupe constituée d'individus plutôt qu'à une collectivité qui fait corps. Les intérêts sont alors logiquement issus d'un égoïsme invraisemblable, et pourtant on continue à vivre avec une indicible sensation d'agir ensemble, alors qu'il n'en est rien. J'appartenais à une catégorie défavorisée mais non miséreuse, la pire de toutes.

Cette année également, je serais seul à la maison pendant mon deuxième mois de vacances ; mes parents allaient reprendre le travail dans quinze jours et au lieu de passer le reste des congés au centre aéré comme les autres années, j'étais maintenant suffisamment grand pour emménager, au moins ma chambre, et surtout, réviser pour l'entrée au lycée.

Les consignes de papa étaient strictes et sans appel : le pain devait être sur la table pour midi et le couvert mis. Le travail d'école obligatoire et s'il me prenait l'envie d'aller visiter la ville, je devais laisser un mot pour signaler à quelle heure j'étais parti et dans quelle direction. Cela me plaisait plutôt, car en sous-entendu, j'avais le droit d'aller me balader, ce qui, à seize ans à peine à Paris était laborieux à négocier, avec papa surtout.

Comme on peut aisément se l'imaginer, je nageais dans le bonheur...

Les barbecues, les parties de pétanque dans le jardin, les premières plantations, tout sentait les vacances, l'insouciance des jours heureux, malgré cette légère anxiété qui gagnait papa et maman au fur et à mesure que la date de reprise approchait.

Papa reprenait le même travail, avec d'autres collègues et dans un autre lieu, mais sans grand changement professionnel. Même machine, même cadence, même rendement, mêmes consignes, odeurs, bruits et ambiance d'atelier identiques, puisque site et maison mère semblables. La fermeture des ateliers parisiens n'avait provoqué que peu de mouvements sociaux car la plupart des employés concernés

avaient pu être reclassés, soit sur d'autres sites, soit dans d'autres fonctions, mais quasiment toujours à leur avantage. Certes, ces fermetures avaient fait l'objet d'âpres négociations de la part des syndicats, mais ceux-ci, impuissants comme dans la plupart des cas aujourd'hui, avaient tout fait pour rassurer les "reclassés" sur la pérennité du groupe, ce qui, bien entendu n'était qu'une mascarade.

Pour l'heure, maman, fonctionnaire au service de l'État, avait également pu être mutée pour suivre papa, ils bénissaient la république et ses institutions car jamais ils n'auraient osé espérer pareille vie dans leur petite cité HLM.

— Alors papa, elle est bonne cette démocratie ou pas ? J'apprenais que cela dépendait des privilèges que l'on pouvait en tirer...

À ma grande surprise, je ne fus pas consterné par le lycée de province. Allez savoir pourquoi, j'imaginai un petit bâtiment au milieu d'un pré avec quelques bancs, des arbres et un bassin. Les salles, la cantine, le foyer, le gymnase, tout ressemblait étrangement à ce que je connaissais déjà. De plus, l'établissement situé au bout d'un lotissement, le rendait encore plus "citadin". Seuls le trajet et cette pointe d'accent caractéristique de la région me confirmaient que j'avais bien déménagé.

Les deux saisons qui suivirent me firent découvrir la nature de plus près. Grâce à deux compères champions de braconnage et de champignons, j'appris vite à me jouer de garde-pêche, à ramener de la friture de vairons capturée dans des bouteilles plastiques, des escargots, des écrevisses, à identifier l'ail des ours et les asperges des bois. J'étais admis avec mention "très bien", surtout compte tenu de mon inexpérience.

C'est fou la vitesse à laquelle on apprend quand on est passionné à seize ans !

La chasse avait commencé, papa n'avait pas eu le temps de reprendre un permis, mais m'avait promis de m'emmener avec un de ses collègues dès qu'il aurait pu. Je me sentais l'âme du pêcheur, du chasseur, du cueilleur, un peu préhistorique, un peu sauvage. J'excellais sur les tatamis, on me jugeait agressif et bagarreur, mais pas violent. J'avais "la

gagne" comme disait mon prof, "kiki" ancien champion de France poids lourds, dont la souplesse en surprenait beaucoup compte tenu de sa corpulence. Cent quinze kilos répartis sur un mètre quatre-vingt-dix, ça en impose, ça impressionne, et quand kiki m'appelait pour une démonstration, je me sentais gonflé à bloc et le plus fort du cours. J'étais bien dans ma peau, je grandissais vite et j'apprenais beaucoup. Je vivais dans une atmosphère bienveillante et sereine, mes parents étaient heureux.

Notre premier Noël à la campagne fut sans aucun doute, l'un des plus beaux souvenirs de ma vie. Le jardin, aussi blanc que la nuit était noire, la musique en ville et les parfums de cuisine qui flottaient dans la maison, me soûlaient. J'étais déjà enivré de bien-être, avant que le champagne n'en rajoute quelques degrés. Mon livre sur la chasse me passionna davantage que celui sur la pêche, dont je connaissais déjà quelques astuces et tours de main, par contre le matériel contenu dans le carton joliment enveloppé, me saisit de bonheur. La canne, le lancer, le moulinet, les bobines, fils, hameçons, leurres, boîtes et sac, le plus beau cadeau de ma vie était là, sous mes yeux, au complet. J'en ai pleuré de joie. Mes parents en ont même été surpris. Ils savaient me faire plaisir, mais à ce point, non. J'étais tellement obnubilé par mon cadeau, que je n'ai prêté aucune attention à ceux que s'étaient offerts mes parents. J'ai tout monté avant de me coucher, de m'endormir entre deux eaux, en sillonnant la rivière au milieu des truites et des brochets.

L'hiver passé, papa fut pris d'une brutale envie de changement.

Sans doute les prémices du printemps réveillaient en lui les mêmes montées de sève que dans la nature. Cette métamorphose, plus visible et plus luxuriante qu'en ville lui suggéra, sans doute, d'en faire autant. Ainsi, une fois ces trois saisons passées, papa décida de faire de cet endroit sa patrie d'adoption et de devenir propriétaire.

La région regorgeait de vergers, de jardins en location et autres espaces tous aussi tentants les uns que les autres. Papa, parfaitement intégré dans son usine s'était proposé pour le travail d'équipe qui représenterait une substantielle

augmentation de revenus pour les trois mois à venir. La "saison", désignée à l'usine comme le "coup de bourre" de l'année, pendant laquelle les volontaires n'étaient pas légion, durait peu longtemps mais était particulièrement intense. Dans trois mois, le travail dans les vignes allait recommencer, cela lui permettrait de prolonger ses revenus d'équipe pendant encore un mois. Plus tard, après la rentrée, il avait déjà des propositions pour les vendanges avec des places de choix, auprès du pressoir, ce qui était très rare pour un nouveau venu. Maman semblait un peu contrariée de le voir s'abîmer ainsi au travail. Elle connaissait son souhait et savait que son entêtement finirait par l'emporter. Avoir leur maison, à eux, avec leur jardin, quitte à s'éloigner un peu de la ville s'il le fallait, les anciennes maisons plus ou moins abandonnées par les vieux des villages alentour, dans lesquels plus aucun commerce n'existait, ne valaient plus grand-chose pour peu que l'on soit bon bricoleur et courageux.

C'est d'ailleurs ce que le banquier lui avait expliqué, les jeunes qui ont acheté peu cher, en campagne, il y a une vingtaine d'années, cherchent tous à se rapprocher de la ville maintenant que les crédits sont remboursés. Du coup les prix de la ville flambent et deviennent prohibitifs. Faites comme eux il y a vingt ans ! Allez là où il n'y a pas de demande, la région est encore "riche"... en pauvreté, c'est à peu près ce que cela voulait dire.

Le dossier de prêt était alléchant. Avec leurs deux revenus, les petits travaux de bricolage effectués à droite, à gauche, les vignes, il n'y avait plus qu'à trouver "la bonne affaire".

J'étais un peu bouleversé, ou, pour le moins empressé que tout cela finisse. De "Paris-HLM" à "propriété à la campagne" en passant par "village-location", nouveau lycée, nouveaux copains et autres habitudes, cela commençait à faire beaucoup. J'aspirais à une définitive tranquillité, qu'elle soit en ville ou dans les bois, mais peinard.

Effectivement le banquier avait raison, les alentours regorgeaient de misérables bicoques plantées au milieu d'un pré, que mes parents qualifiaient de : "Bien retapée elle peut être jolie" ou alors, "en abattant la cloison là, ça fera une belle



pièce...", "Oulah ! La toiture est en mauvais état !", "Alors là, y'a tout à refaire !". Finalement, ils optèrent sans rien me demander, pour la "bien retapée, elle sera jolie". Et heureusement qu'ils ne m'ont rien demandé car avec le discours que je m'étais construit, ils n'étaient pas près de signer.

Tout d'abord, la moindre course ou activité nécessitait obligatoirement un déplacement en voiture, voire en car pour rejoindre le lycée, ce qui me plaisait moyennement. Mon emploi du temps allait être salement modifié et la presque rigidité des horaires d'autocar n'autoriserait plus aucun débordement à la sortie des cours, qu'ils soient du lycée ou de judo.

Le pire de tout était l'éloignement des rivières auxquelles je ne pouvais accéder à moins de quinze minutes en vélo. Mes coins préférés, les accès connus de moi seul, tout était perdu, j'étais très contrarié, j'en voulais à mon père qui semblait en quelques semaines à peine, être devenu un étranger, un oncle éloigné tout au plus. Je ne comptais plus que pour les résultats scolaires et l'aide au nettoyage. J'étais passé du statut de "fils naturel" à celui de premier assistant, ou employé à tout faire selon les jours et les types de travaux.

La maison était dans un état que l'agence avait qualifié de "moyen" pour l'extérieur et de "bon, après travaux" pour l'intérieur.

C'est dire l'attrait qu'elle suscitait. Heureusement, nous étions déjà à la fin du printemps, le soleil avait pris une très grande part de responsabilité dans le sourire béat qu'affichait papa, à la vue imaginaire de la maison, une fois transformée. Maman, comme moi ne disait rien. Elle semblait partagée entre l'opportunité de devenir propriétaire, et le regret de la proximité des commerces et du lycée. Papa était d'un enthousiasme à tout va. Il estimait notre confort définitivement achevé à un an, pas plus. Après que la part de crédit dévolue aux travaux de première nécessité, fut entièrement croquée, nous repartîmes dans les cartons au milieu desquels je retrouvais avec une petite pointe d'amertume le fusil du grand-père, pour lequel papa n'aurait certainement plus la disponibilité de m'enseigner l'art de la chasse avant longtemps. Bref, je perdais beaucoup,

dans l'ignorance de mes parents, dont l'un des deux se frottait pourtant les mains de satisfaction.

Le déménagement fut difficile, seules deux chambres étaient prêtes, la salle d'eau et la cuisine n'étaient qu'en partie installées, quant à la grande pièce de vie, elle ressemblait davantage à une salle d'attente en réfection qu'au nid douillet et chaleureux de notre ancienne demeure. Papa était rassuré car les gros travaux qu'avaient représenté la toiture, l'isolation, la plomberie, l'électricité, les évacuations, le chauffage, enfin tout quoi, s'étaient bien déroulés ; il ne restait plus, à l'écouter, que ce qu'il appelait, avec une audace hors du commun, les "finitions". C'est à partir de ce jour, que j'ai toujours eu du mal à apprécier ce qu'était réellement une finition et combien de temps elle durait. Je découvrais, dans certaines pièces, qu'après la pose des placos et des joints, il restait, les "finitions des finitions" avec les revêtements de sol et les plinthes, puis les "sur finitions des finitions" pour les plafonds, et habillage des murs. Après le nettoyage, la pose des meubles, luminaires et autres étagères, la pièce, pour le coup était vraiment "finie". Enfin !

Nous sommes en vacances. Après un an de vie provinciale, la maison, à force de temps, de travail et de ténacité, quittait peu à peu ses allures de grange améliorée, en offrant enfin du carrelage au sol des salles d'eau et cuisine, des enduits colorés sur les murs et un grenier qui, une fois les "sur finitions" terminées dans quelques mois, deviendrait une mezzanine donnant accès sur une chambre d'amis. Les extérieurs posaient un problème. C'était grand, très grand pour ce qu'ils savaient faire, et peut-être trop grand pour le temps et les moyens dont ils disposaient, car le crédit pesait lourd malgré l'acharnement de papa à l'usine en trois-huit, aux vignes et à la maison pour le reste du temps. La deuxième voiture, qu'il avait bien fallu se résigner à acheter pour maman, n'était pas d'une toute première jeunesse et donc d'une remarquable fiabilité, mes résultats scolaires se dégradèrent imperceptiblement. C'était visible, toutes ces épreuves, mises bout à bout, influèrent sur la santé de papa. Comme souvent dans ce genre de situation, les catastrophes se succèdent. Des rumeurs de licenciements s'échangeaient de bouche à oreille. Le clan des

convaincus, ceux qui sont toujours en possession des informations les plus fiables, ceux dont les sources sont indéniables, étaient déjà à la recherche de plans d'actions. Tout le monde s'interrogeait, dans les couloirs, au téléphone, au réfectoire, le soir en sortant, voire dans d'autres lieux plus saugrenus. Le bruit grossissait à l'annonce des premières réunions du personnel et des demandes auprès de l'inspection du travail pour valider le dossier de chômage technique. Combien de temps encore ? Qui ferait partie du sinistre carnaval ? Et surtout dans quelles conditions ? Ce soir-là, en sortant de l'atelier, comme tous les soirs à la même heure, il allait rejoindre le car qui le ramènerait chez lui. Deux cars de ramassage, deux fois par jour parcouraient la campagne pour amener à l'usine le matin, ou chez eux le soir, les plus éloignés. Il ne put s'empêcher de sourire en regardant la publicité sur les flancs du véhicule : "Prêt à partir ?" était le slogan d'une agence de voyage qui ne pouvait pas mieux refléter l'humeur du moment. Parfois la bouffonnerie va se nicher dans les endroits les plus sordides. De plus, l'autocar en question n'avait rien de vraiment touristique ; rouillé, malodorant et sale, les vitres couvertes d'arabesques dessinées du bout des doigts pendant le trajet des matins embués. Il commença à sombrer dans l'épuisement.

Les transferts de postes et les départs négociés de l'année passée dans les ateliers parisiens avaient tardé à mettre le feu aux poudres. Le groupe pour lequel il travaillait était exsangue, une procédure de sauvegarde était annoncée, un redressement judiciaire avec. Il regrettait amèrement ce qu'il jugeait aujourd'hui comme un semblant de bonheur, un ersatz, une tromperie. Il avait cette violente impression d'être pris pour une marionnette. On lui avait menti, dissimulé des informations qui lui auraient permis de ne pas alourdir son fardeau déjà conséquent. Plus il réfléchissait, plus il se projetait dans l'avenir proche et plus le dégoût lui montait au bord des lèvres. Qu'allait-il faire avec ses dettes et ses travaux inachevés ? Quelle vie allait-il imposer à sa famille ? Il passa de l'anémie à la dépression en trois semaines, le temps qu'il fallut à la direction pour réunir les instances concernées et faire les ultimes annonces au personnel. À son âge, les choses étaient

clairement étalées dans les conventions de sa branche. Peu d'ancienneté, moins de cinquante ans signifiaient peu d'indemnités et un taux d'allocation faible et rapidement dégressif. Le travail forcené l'avait usé, l'absence de travail allait le tuer.

Maman était désespérée. Elle se sentait impuissante et tellement fragile. Je me souviens d'une mère qui se voulait rassurante, souriante et attentive dans l'espoir d'un miracle, car il n'y avait qu'un miracle qui pouvait nous sauver. Les impayés commençaient à s'amonceler, certes le banquier avait reçu maman avec toute la déférence et le respect qu'elle méritait. Mais que pouvait faire une femme seule, déjà plongée dans la déprime, le teint blafard face à un conseiller commercial élégant, autoritaire et inquiétant ? Que pouvait-elle répondre à ce jeune blanc bec qui avait l'aplomb de lui affirmer que la campagne n'était pas une bonne opération ! Lui-même qui les avait dirigés vers cette seule solution compte tenu de leurs moyens ? Elle ne pouvait qu'acquiescer quand il déclamaient que l'isolement et le retrait de la ville étaient la plus mauvaise décision immobilière qui soit. Aujourd'hui, malgré les travaux, leur maison ne valait guère plus et il serait bien étonné que sa vente aux enchères puisse couvrir, ne serait-ce que la moitié des créances. Il fallait deviner ! On n'est pas muté en province pour satisfaire aux demandes d'un ouvrier, le groupe allait mal depuis longtemps déjà, il l'avait lu dans la presse financière, la seule qu'il sache lire et faire semblant de comprendre. Enfin, en brave homme secourable qu'il était, il acceptait de transmettre le dossier à sa hiérarchie, qui étudierait les solutions à proposer à la commission de surendettement, ce qui revenait à dire que lui, en tant que jeune blanc bec, ne pouvait rien faire et il valait sans doute mieux qu'il en soit ainsi...

Maman avait de plus en plus de difficultés à obtenir la disponibilité nécessaire à assumer les rendez-vous au centre des impôts, à la banque, avec leur compagnie d'assurance entre autres. On lui conseillait d'aller voir le centre d'aide sociale, de remplir les formulaires pour les bourses, les courriers justifiant sa situation auprès des services de téléphone, d'eau, d'électricité. Tentait de négocier une reprise de la voiture avec le garage.

J'ai eu beaucoup de peine et de honte un après-midi en sortant du lycée. En face de l'arrêt des cars, il y avait une supérette où maman faisait ses compléments de courses en sortant du travail. Me reconnaissant de l'autre côté de la rue, le patron du magasin m'appela pour me remettre un sac rempli de légumes invendus de la semaine. Au lieu de faire discret, il ajouta avec emphase, sans doute pour que ses clients constatent sa générosité :

— Tu diras à ta mère qu'elle trie, ils sont pas tous très frais, mais dans votre situation je pense qu'elle sera contente.

Surpris, le copain qui prenait le car avec moi, me demanda ce qu'on faisait des légumes pourris ?

— Vous avez acheté des poules ? Des lapins ?

Ne sachant quoi répondre, il sentit ma gêne et mon embarras, et en rajouta une couche :

— Elle a quoi votre situation ?

J'éludais en pensant que la honte et l'avilissement sont les deux pires aspects de la pauvreté. Papa ne se remettait pas, il se lamentait avec ses 9.5 de tension, ses espoirs envolés, et vieillissait plus vite qu'il n'aurait dû. Il était voûté, maigre et fébrile, ses yeux étaient pochés, son regard absent et mouillé d'incompréhension.

Je lui en voulais de plus en plus, il nous avait abandonnés, n'avait écouté que lui, nous avait arrachés à un bonheur naissant pour nous mener en enfer. Plus de pêche, plus d'accès au jardin, de balades en solitaire dans les rues de la ville, plus de soirées entre copains, une mère cassée, brisée sous les coups de toutes les administrations dont il ne s'était même jamais occupé. Et les promesses de chasse, sur les traces des aventures du grand-père, fusil à la main, à traquer le cochon ou le brocard ? Plus rien non plus.

Et d'ailleurs, puisque mon père est devenu en partie impotent et transparent, j'irais l'essayer moi-même le fusil. Le livre de Noël consacrait un chapitre entier aux armes à feu, il suffisait d'un seul coup bien visé, pour abattre un chevreuil et se nourrir ou échanger des morceaux. Mon copain "braconne", que je voyais toujours de temps en temps, saurait bien me conseiller.

Un après-midi de solitude entre les visites médicales de mon père et le travail de maman, m'a fait passer à l'action avec l'aide de braconnier. Le vieux fusil fut exhumé de son emballage sous le regard ébloui de mon copain qui m'assurait que ce fusil-là, c'était pas n'importe quoi !

À 15h00 nous sommes partis dans les bois, précisément vers une clairière parfaitement isolée et surtout pas fréquentée. N'ayant jamais tiré, comme on s'en doute, Paris n'étant pas propice à ce genre d'activité, je me suis défoncé l'épaule, retrouvé sur le cul un bon mètre derrière, un sinistre bourdonnement dans les oreilles, un peu "sonné". Braconnier était pris d'un fou rire incontrôlable. Il savait déjà ce qui allait m'arriver et s'était délecté de la scène à mon insu. La saison de la chasse allait reprendre dans quelques semaines et les essais de tir, à cette époque de l'année n'intriguaient personne. Il ne me fallut pas plus d'une boîte de cartouches pour apprendre, non seulement à rester debout, mais en plus à toucher dans un rayon de vingt centimètres, la cible désignée, à peine à trente pas de celle-ci.

Je rentrais souvent empreint d'une odeur de poudre qui nécessitait une douche et un changement d'habits afin de ne pas provoquer d'inquiétudes supplémentaires à maman. Pour être définitivement à l'abri des suspicions, j'ai même proposé à maman de m'occuper de la lessive le mercredi après-midi, après mes devoirs. Je faisais double coup.

C'est justement un mercredi matin, que quelques échanges de regards particulièrement expressifs avec une jolie brunette dans la cour du lycée, avaient réussi à détourner mon attention des problèmes familiaux, pendant quelque temps.

Elle était nouvelle et très remarquée de la gent masculine, élèves comme surveillants. Elle avait tout de l'espiègle et ses yeux noisettes, dont l'amande s'allongeait à chaque sourire, pétillaient de roublardise. Sans être belle au regard des standards de l'esthétique, elle dégageait un charme, une féminité et un sex-appeal hors du commun. Sans le vouloir, ni chercher de provocation, elle attisait la jalousie de ses camarades qui, à cet âge, vivent de comparaisons en tous genres et principalement ceux développés dans les magazines féminins. Elle était la proie de tous les sarcasmes et quolibets

pouvant exister sur la plastique, les mensurations, la taille, les habits, le déhanchement, le rire, les manies et même ce qu'elle n'avait pas mais qu'elle aurait pu avoir, ou qu'elle n'aura plus un jour ou l'autre. Elle était devenue un sujet de défoulement et de méchancetés qui la rapprochait des garçons et l'isolait davantage des filles. On devine aisément les surnoms et autres insultes qu'une adolescente sans cesse entourée de garçons, peut recevoir, et pourtant, Aylene n'avait d'yeux que pour un seul d'entre nous, celui dont la figure tourmentée et l'air sombre lui donnaient des traits plus matures que ses camarades, et semblait terriblement manquer d'écoute et d'amour. La tristesse habille souvent le visage de romantisme. Elle me donnait cette indescriptible expression qui semblait dire, à chaque regard : Aide-moi ! Elle sut déchiffrer ce langage des yeux et se rapprocha de moi jusqu'à ce que je comprenne enfin, que de tous les garçons du groupe, moi seul avais sa préférence. Les courts déplacements en autocar me facilitèrent grandement la vie, puisque devant elle je n'avais pas la témérité dont je me vantais auprès de Braconne.

La route un peu sinueuse, me balançait bien involontairement contre elle, à tel point que, plusieurs fois, je conservais longuement l'attitude penchée imposée par le virage, alors que le car s'était redressé depuis déjà plusieurs centaines de mètres. Elle se contentait de sourire, restait à mon contact en chantonant doucement, jusqu'au jour où nous étions tellement proches que le battement de nos cœurs résonna de l'un à l'autre.

Je peux affirmer sans détours qu'à ce moment très précis nous avons les mêmes affinités, les mêmes désirs, des envies identiques, la même ou presque vision du monde. On se ressemblait car notre degré d'émotivité était commun. On se sentait issus de la même famille, celle des contemplatifs, des rêveurs, ascendants songes et méditations en tous genres.

Elle chantonait souvent, la bouche fermée, des mélodies anciennes qui semblaient faire partie d'elle tout comme son regard, son sourire et cette légère inclinaison de la tête lorsqu'on lui adressait la parole. Elle manipulait le filet de voix qui sortait de sa gorge à la manière d'un instrument. Toutes les subtilités possibles des accents musicaux divers lui étaient

permises, elle savait élever le timbre et moduler des notes en douceur, mais sans ouvrir les lèvres jamais.

Une fois rentré à la maison, mon père, qui se traînait toujours de lamentations en soupirs, avait peine à rejoindre le monde des actifs et de l'espoir. Abasourdi par les dettes, l'isolement et l'insouciante responsabilité d'avoir entraîné sa famille dans le chaos, il était devenu une sorte d'ombre, à la différence près qu'il n'était plus lié à rien ni à personne. Il gâchait les espérances qui commençaient à peine à renaître au fond de moi. Il m'était impossible de faire des présentations en l'état actuel des choses. Maman dépérissait de jour en jour, ne voyant plus d'issue à ce fatras de circonstances qui nous tiraient inexorablement au fond du trou. Elle se sentait aspirée, trop faible pour pouvoir lutter. Amener son amie dans un tel décor ? Lui présenter, avec le sourire, deux morts vivants ? Deux zombies à la tête remplie de courants d'air ? En observant mon père, je jugeais la situation improbable, impossible, irréalisable.

Et pourtant, il fallut bien en parler, de ma famille ! Aylene me posa les premières questions ; les choses que l'on demande naturellement, sans malice, car quelle que soit la réponse, l'important, l'essentiel est ailleurs. Le métier du père, la profession de la mère, les frères et sœurs, leur âge, ne sont que des informations qui ne peuvent pas remettre en cause des sentiments partagés.

J'eus beaucoup de mal à répondre. Malgré la jeunesse de notre rencontre, je devinais qu'elle pouvait tout comprendre. Il n'y avait pas de honte, à l'exception de mon père qui avait reçu un tel coup, au plus mauvais moment de sa vie qu'il croyait être une fulgurante ascension, qu'il semblait cassé à tout jamais. On avait coupé un fil à la marionnette. Celui du cou ; de telle sorte qu'il pouvait encore agiter les bras pour se nourrir et marcher pour rejoindre le lit ou le fauteuil, mais plus jamais il ne redresserait la tête. La vie l'avait fauché net dans son élan ; le chômage, la maison, les dettes, les travaux, l'isolement, mes études, maman, tout lui semblait insurmontable ; tout représentait une telle masse, qu'il s'enfonçait sans pouvoir lutter. C'est surtout cette absence de combat, de résistance que je n'arrivais pas à exprimer. Les mots ne sortaient pas, malgré



le besoin que j'éprouvais à partager, à me confier. Maman m'avait vu avec Ayliné une fin d'après-midi alors que nous attendions le car. Elle fut tellement surprise, ce fut tellement inattendu de me voir accompagné alors que j'arborais constamment une mine déconfite, qu'elle s'arrêta un instant, de l'autre côté de la rue, pour nous observer, ou plus précisément pour fixer une image de bonheur. Voler un fugitif instant d'amour, alors qu'elle me supposait seul et tourmenté. Nos regards se sont croisés, elle a baissé les yeux et repris sa marche. Je pensais, alors qu'elle s'éloignait, "Non maman, je ne suis pas heureux pour autant..."

Un si court moment d'échange n'avait pas pu tout lui faire comprendre. Seules nos mains enlacées avaient retenu son attention.

Elle me pensait amoureux, je l'étais pour de bon, pourtant notre bonheur n'était pas entier, il manquait un élément de taille à partager pour qu'il le devienne, mon père. Il était moribond, totalement absent du monde extérieur et des réalités qui étaient devenues celles de maman. Le médecin avait conseillé une cure de soins antidépresseurs. Il lui fallait à tout prix s'éloigner de la maison, des travaux inachevés, de nous également. L'hospitalisation soulagerait sans doute maman en attendant un hypothétique rétablissement. Mon père, bien qu'amorphe la plupart du temps s'était pourtant refusé à une telle alternative. L'hôpital est un lieu qu'il a toujours eu en horreur et sauf incapacité physique majeure à pouvoir refuser, il n'irait pas. Il craignait par-dessus tout la remontée amère des souvenirs de ma grand-mère, décédée d'une longue maladie dans un recoin de mouvoir au fond d'un de ces interminables couloirs lisses et brillants des hôpitaux. Il avait gardé en lui cette image indélébile d'une petite vieille recroquevillée sur une ultime grimace de douleur. Elle était tordue et presque sèche, cassante. On devinait qu'elle avait refusé de partir jusqu'à son dernier souffle, sans pouvoir combattre. Les extrêmes contractions, à l'approche de la mort, avaient fait se relever une partie de sa chemise de nuit pourtant lourde et épaisse. Plus aucune distinction n'était possible entre les différentes parties des jambes. Tout n'était plus que rides, marques et plis sur une peau jaunie, salie par les années. Cette vision était collée au

fond de lui comme une bulle qui remonte à la surface d'un verre à la moindre secousse. Hôpital, dépression, travaux, angoisse étaient autant de soubresauts qu'il ne supportait plus. Il était devenu fragile comme un cristal si fin que l'on osait à peine le toucher, lui parler. On se contentait de le regarder, l'air grave et inquiet, les sourcils froncés sur chacun de ses déplacements. On sentait un mur épais et rugueux entre lui et nous. Il déambulait entouré d'un écran inviolable, fermé à double tour, sur tous les côtés, inaccessible. Mon père n'était plus. Je me rendais compte, peu à peu, comment se fabrique l'incommunicabilité, comment se façonnent les distances, les écarts, comment s'agrandissent les espaces dans des lieux où pourtant rien ne bouge. Comment deux êtres peuvent-ils s'éloigner l'un de l'autre en restant pourtant l'un à côté de l'autre ? Quel est donc ce maléfice qui rend les corps inconsistants, inutiles et sans intérêt lorsque l'esprit se détourne de l'autre ? J'étais simplement en train d'apprendre la vie. Je me rapprochais d'un être en m'éloignant d'un autre au moment où j'avais besoin des deux.

À ce moment très précis, l'enseignement fut plus riche que je ne l'aurais pensé. Je prenais conscience qu'aimer pleinement Ayline avec ce fardeau, ce spectre qui envahissait une moitié de mes émotions, de jour comme de nuit, n'était pas concevable. Mon être tout entier était partagé, divisé. L'un aimait, l'autre rejetait. Ayline le comprit. Beaucoup de femmes ont ce pouvoir étrange de sentir les événements avant qu'ils n'arrivent. Elles anticipent, se projettent à l'instant où la prédiction s'exécutera, et, sans rien changer d'autre dans leur comportement, semblent avoir elle-même modifié le cours du temps. C'est une question de récepteur, d'ondes qui les enveloppent et leur transmettent la vérité. Maman avaient des cernes violacés sous les yeux, elle était voûtée par la fatigue, se déplaçait à petits pas en se tenant les reins et se tordait littéralement en deux lorsqu'il fallait se baisser. Elle avait pris dix ans d'âge et faisait peine à voir. Ma jeunesse me permettait d'aider maman dans des limites qui n'étaient pas suffisantes pour la soulager pleinement. De toute façon son usure précoce était certes accentuée par les travaux domestiques, mais ils n'en étaient pas à l'origine.

Ces spectacles quotidiens me perturbaient gravement au point de rentrer le plus tard possible. Je ne pouvais pas rater le car, nous étions trop jeunes pour que je puisse dormir chez Aylene, et puis, je sentais que la solution ne se trouvait pas chez les autres et surtout pas chez elle. Le dénouement devait venir de moi.

Aylene sentit très fort ce brusque changement d'attitude. Je pris, moi aussi quelques années supplémentaires. Je sentais que notre bonheur se nourrissait seulement de chimères, de mirages et d'illusions. Ce bonheur, pourtant programmé, ne pouvait aboutir. La souffrance devint violente. Mes rêves inconséquents racontaient un chemin sur lequel nous marchions côte à côte, Aylene et moi. Puis, imperceptiblement la route s'élargit ; prit la forme très élancée d'un vase aplati, d'un gracieux soliflore dont l'embouchure se perd à l'horizon. Nous continuions à progresser jusqu'à m'apercevoir que nous nous écartions l'un de l'autre. Croyant toujours être accompagné, j'appelai, je scrutai à la ronde, j'appelai encore, plusieurs fois. Rien. Plus rien ni personne. Et pourtant je la sentais proche, je la distinguais au loin, toujours accessible, elle, ne semblait plus entendre. L'absence de tous mots. Je croyais nourrir une réalité, j'affamais des rêves devenus impossibles à partager. Le doux filet de voix s'était fait plus discret encore au fil des jours, jusqu'à disparaître totalement.

La violence qui s'emparait de moi était un exutoire. Mon amour pour Aylene était au pied d'un mur infranchissable. Elle s'était éloignée car elle comprit, avant moi, que ni elle ni moi ne pourrions rendre raison, espoir et vie à mes parents. Elle ne voulait pas faner malgré toute l'affection qu'elle me portait.

Ce soir-là, lorsque je réalisai enfin qu'il n'y avait plus d'issue et fort de l'expérience vécue avec Braconne quelques semaines auparavant, je sortis de ma chambre avec une rigidité robotique et aveugle ; l'arme me semblait légère et familière comme devait la sentir mon grand-père un demi-siècle avant.

En m'approchant de mon père, je ne vis que des yeux sans regard qui n'étaient pas ceux que j'avais aimés. Sans penser à rien, envahi par un vide absolu, déshabité, guidé par des mouvements qui ne m'appartenaient pas, après avoir froidement tiré sur mon père sans que rien n'assèche la faible

*« Tout est bien qui finit mal »*

moiteur de mes mains, je fis un quart de tour vers maman, alertée par le bruit, figée à quelques mètres de moi, les deux mains serrées sur son effroi et sa rancœur au bord des lèvres, nos regards échangèrent quelques frissons sans doute ; puis brutalement, avec une cruauté extrême, je retournai le fusil contre moi en hurlant "maman", avant de m'effondrer face au cadavre de mon père, inerte.

*« Tout est bien qui finit mal »*

*« Tout est bien qui finit mal »*

## ***Banlieue parisienne nord***

Banlieue parisienne nord, le long de la nationale pour une fois calme et déserte. Une villa comme il en existe dans toutes les communes anciennement pavillonnaires, autour de Paris. Une belle petite maison en meulière des années 30, reçue en héritage quelques années auparavant.

Il est bien au chaud, mais un peu inquiet tout de même. La route nationale est blanche et verglacée depuis déjà deux bonnes heures. La neige qui s'est accumulée commence à former des congères aux endroits habitués des courants d'air. Le vent glacial émet des sifflements puissants entre les maisons. Ce spectacle inhabituel, même pour une fin d'année, donne à l'environnement un aspect de décor de cinéma un peu lugubre.

Pourtant, il est là par sa propre volonté uniquement. Tout le quartier a été évacué hier. L'alerte météo, pour une fois était sérieuse... Une zone rouge de trente kilomètres sur dix.

Le plan particulier de mise en sûreté face aux risques majeurs, le fameux "PPMS", affiché et diffusé de la préfecture à toutes les instances de protection civile, prévoyait l'évacuation de la zone couverte par une tempête de neige d'une rare intensité.

Jamais, de mémoire de banlieusard, on n'avait connu telle catastrophe prévisible. Évacuer ? Laisser sa maison et ses biens ? Vaste rigolade... Il avait anticipé en disant à ses voisins immédiats qu'il partait avant la bousculade, leur recommandant, comme il venait de le faire chez lui, de ne pas oublier de couper tous les compteurs, et s'était éloigné avec un sac en bandoulière, pour revenir quelques minutes plus tard par l'arrière de son jardin...

Lorsque les militaires vinrent sécuriser la zone, il restait seul dans sa maison plus hermétique qu'un coffre-fort.

Il regarde les flocons s'amonceler là où le vent les pousse. Une appréhension, un sentiment de mal-être rôde. Il n'y a plus rien d'autre à faire que d'attendre. Juste réfléchir à la façon la moins dangereuse d'empêcher la neige de faire fonctionner l'éolienne qu'il venait de déverrouiller, et tournait maintenant à vive allure en haut du toit. Il sait que si jamais le vent tombe, elle s'arrêtera, prise par le gel, quasi instantanément.

Et heureusement qu'elle tourne cette sorte de grosse roue à aube horizontale, car depuis que le froid et la glace ont fait rompre des câbles, l'électricité est coupée et ne sera sans doute pas rétablie avant deux ou trois jours, au mieux. En attendant, au moins le congélateur fonctionne.

Tout est organisé chez lui. Sous le grand appentis qui sépare le poulailler de la maison, plusieurs stères attendent leur destinée qui, selon les besoins, sera l'insert ou la cuisinière. Quoi qu'il en soit, ils brûleront et chaufferont la maison. La citerne de récupération des eaux de pluie, sagement enterrée sous l'appentis, lui pose un autre problème. La pompe qui assure la remontée de l'eau est, en temps normal, alimentée par une batterie, chargée par un kit solaire. Vu le temps et les prévisions à court terme, il va falloir gérer l'eau au mieux car la batterie ne tiendra plus très longtemps. Quant aux capteurs qui réchauffent l'eau sanitaire, ils sont enfouis sous quinze centimètres de neige déjà.

Il aime bien la lutte, même contre la nature, il sait qu'il n'a aucune chance, mais quelque chose lui dit qu'il réussira à tirer son épingle du jeu. Il en est convaincu.

En époussetant les deux lampes à huile achetées au hasard d'une brocante cet été, il sourit en pensant qu'il aura de la lumière, de la chaleur et quelques réserves de nourriture pour tenir plusieurs semaines si nécessaire ; puis se renfrogne en imaginant des sans-abris peut être dehors en ce moment, ou des familles entières dans des logements qui ne protègent pas des grands froids et ne fournissent plus ni eau, ni électricité. Il voit des gosses immobiles dans des couvertures, pour les plus chanceux d'entre eux, et d'autres, recroquevillés sur une mort bleue et glaciale, imminente.

Il frissonne, pourtant il a presque trop chaud.

L'habitation n'est pas bien grande, une grande pièce de vie sur une cuisine ouverte au rez-de-chaussée, un tout petit vestibule, une cage d'escalier abritant des toilettes, et desservant deux pièces et une salle d'eau sous rampants.

Dans la cuisine, une trappe située sous la table donne accès à une magnifique cave voûtée. À gauche, l'appentis qui prolonge la façade. À l'opposé, le garage ; entre lui et la cuisine, le petit vestibule qui s'ouvre directement sur le large trottoir qui



borde la nationale. L'ensemble de la maison et de ses annexes communique par différents accès, jusqu'à un escalier extérieur descendant du couloir de l'étage sur le jardin. La cave est la seule "impasse" de la maison.

Toutes ces percées, ces accès, ces issues avaient été réalisés en vue d'une location éventuelle d'une des deux chambres, pour assurer le maximum d'autonomie à ses occupants. Une grille en fer forgé, au fond du jardin, constituait l'ultime issue de secours qu'il aimait emprunter lorsqu'il n'avait pas besoin de la voiture.

Cet accès donnait sur le quartier le plus ancien de la ville, dans lequel subsistaient quelques vestiges moyenâgeux. Des enseignes, les ruines d'une des portes de la ville et des maisons bourgeoises aux portes cochères impressionnantes. Les rues avaient conservé des noms évocateurs également, rue des fileuses, rue de la paume, place du Prévost de la ville...

Pour l'heure, après avoir allumé ses deux lanternes, il se prépare une soupe aux champignons récoltés dans les bois cet automne.

La grande pièce, éclairée par l'insert et les deux lampes à huile, ressemble à un Rembrandt. L'odeur des champignons, le bois qui craque et les ombres dansantes le rendent paisible et confiant.

Il sait qu'avec une telle tourmente, la fumée n'est plus visible des endroits où la zone est verrouillée. Il se sait réellement seul, il aime ça et se rassure sur le temps que durera l'intempérie, pour lui, trois jours à peine.

Pendant qu'il tourne d'un geste mécanique la cuillère en bois dans la casserole, la neige continue à s'épaissir sur le rebord de la fenêtre. Il faut qu'il sorte pour inspecter le toit et l'éolienne avant d'aller dormir. Il éloigne la casserole du feu, remet le couvercle et laisse mijoter le temps de faire sa ronde. En entrant dans le garage, il sent une très grande différence de température, enfile ses vêtements chauds, et sort côté jardin.

Jamais il n'a connu pareille épaisseur de neige à cet endroit. Obligé de traverser la terrasse pour aller chercher une pelle sous l'appentis, il avance en levant les pieds le plus haut qu'il peut sans pour autant réussir à dépasser la couche neigeuse. La hauteur des bottes n'y suffit pas. Il déblaie tant

bien que mal les quelques mètres qui lui permettront de voir le faite du toit, et arrivé à l'endroit, rassuré que l'éolienne tourne vigoureusement, vérifie que les poules ne risquent pas de coup de froid en ôtant la neige accumulée sur leur dortoir...

Il prend quelques bûches, repose la pelle, traverse à nouveau la terrasse pour se rendre dans le garage. En entrant dans la maison, il est saisi par la même différence de température, mais plus agréable cette fois-ci. Il dépose le bois sous l'insert, retire ses chaussettes et son pantalon de jogging, pour les mettre à sécher sur le dossier d'une chaise, face à la cheminée. Cette sensation de chaud lui procure tellement de bien-être, qu'il se met à onduler devant le feu, comme on aurait tourné la broche d'un "döner kebab" pour le faire rôtir.

Rassasié de chaleur, il retourne à sa soupe et, en rapprochant la casserole de la plaque, remarque à travers la fenêtre, un véhicule qui, après une longue glissade sur la route, vient taper le trottoir en s'immobilisant à dix mètres à peine de son pavillon.

— Une voiture ici ? Mais... Comment est-elle arrivée ? Je ne suis pas si seul que ça alors !... Tout le monde n'a pas été évacué ? Une foule de questions lui encombre alors la tête...

Intrigué, il reste flanqué derrière sa fenêtre en continuant à tourner machinalement la cuillère dans la soupe, les yeux rivés sur la voiture. Il distingue une toute petite lueur verte à l'intérieur de l'habitacle malgré la chute de neige, le vent et le relatif éloignement du véhicule.

— Il doit être en train d'appeler des secours ?

Quelle lumière pourrait correspondre à autre chose qu'un téléphone portable ?

Après quelques minutes d'observation en soufflant sur son bol, la porte côté conducteur s'ouvre péniblement et en sort une silhouette, apparemment féminine, qui se dirige avec peine, vers le pavillon le plus près de sa voiture.

Ses sourcils se froncent car il sait que, normalement, la maison vers laquelle la silhouette se dirige est provisoirement vide. Tout comme celles qui sont voisines de la sienne. Plus de doutes possibles en la voyant s'approcher péniblement de la

porte de sa maison ; c'est quelqu'un qui cherche de l'aide, qui s'est égaré, mais comment est-ce possible ?

Va savoir pourquoi, en une fraction de seconde, il l'assimile à la cigale qui vient frapper à la porte de la fourmi. Avant même que la silhouette se soit approchée, il se précipite dans le vestibule pour ouvrir.

Tous deux face à face, poussent alors le même cri pour la même raison. Elle, tête baissée pour éviter les flocons en pleine face, et lui, ayant brusquement senti le froid le long de ses jambes, se rend compte qu'il est en slip devant une inconnue, dont le regard ne voit pas son visage.

Spontanément, ils reculent tous les deux ; elle, tombe en glissant sur le trottoir gelé tandis qu'il se précipite pour compléter sa tenue "allégée"...

Elle ne peut plus refuser la main tendue de l'exhibitionniste, qui arbore une grimace plutôt gênée en l'aidant à se relever.

Une fois à l'abri de la tempête, leurs paroles se chevauchent et leurs mots s'entrechoquent dans la même confusion et les mêmes excuses.

Son embarras et son cafouillage sont trop sincères pour qu'elle ne le croie pas. Sans doute son intuition féminine la rassure-t-elle suffisamment pour qu'elle lui fasse remarquer, en s'excusant à nouveau, que le grand torchon glissé à la hâte dans le slip pour se "rhabiller", ne lui semblait pas du meilleur effet.

Par chance, le jogging et les chaussettes séchant face au feu, finirent de la tranquilliser sur les bonnes mœurs de celui qui est pour ce soir, elle ne l'oubliait pas pour autant, son sauveur.

Après être redescendu de la chambre correctement vêtu, il s'excuse encore une fois, afin de dissiper toutes traces éventuelles de doute sur sa moralité. Elle ne doute plus. Elle sourit même en se rappelant ces instants plutôt cocasses, dignes d'une pièce de théâtre de boulevard.

C'était son tour maintenant de lui expliquer les raisons de sa présence en plein milieu de la tourmente.

Elle, se rendait tout bêtement chez ses parents pour le réveillon, il ne lui restait plus qu'une cinquantaine de kilomètres

avant de venir compléter la réunion de famille, quand, à l'entrée du grand virage en haut de la zone elle glissa irrémédiablement sur le verglas, jusqu'à buter sur l'une des barrières qui bougea aussi sous le choc, et lui fit comme une ouverture, une porte suffisamment entrebâillée pour qu'elle continue sa glissade jusque devant chez lui...

— Mais, il n'y a plus personne aux entrées ? Les militaires sont partis ? Pas d'interdiction de rouler au-delà ?

— Ben non, j'ai pu rouler jusqu'au virage en tous cas. Quant aux militaires, je pense qu'ils sont partis, les barrières et panneaux étant en place et la zone évacuée... Il n'y a plus qu'à espérer une ronde, mais vu les conditions...

— Ah, ça au rythme où ça va, on n'est pas près de les voir ! Surtout vu l'étendue de la zone.

— Mais au fait, et vous ? Que faites-vous là ? Vous n'avez pas été évacué ?

— Nan, moi pas évacué, moi resté maison... ! Vu les absences de contrôle, de toutes façons, l'alerte a dû être amplifiée, à tous les coups...

— Quand même, ça tombe bien, hein !

Ces maudites coupures d'électricité, ces lignes rompues et les antennes gelées, interdisaient toute communication et déplacement, ce qui rendait l'angoisse très présente car plus rien ne laissait prévoir une amélioration rapide, et surtout, la tombée du jour avec un terrible refroidissement de la température extérieure, allait, sans aucun doute amplifier les amorces de dégradations.

Malgré qu'il soit dans sa nature d'anticiper et de prévoir, il préférerait, pour l'heure, parler d'autre chose, il aurait bien le temps d'être inquiet d'ici la nuit, dont la noirceur rendait lentement la neige plus scintillante et plus blanche.

Elle continuait à lui parler, comme si elle devait se dévoiler pour mieux l'apprivoiser et gagner sa confiance.

Une peur indicible d'être obligée de quitter les lieux s'était brusquement emparée d'elle. Où irait-elle ? Dans sa voiture dont les serrures étaient sans aucun doute gelées ? À la recherche d'un abri de fortune, un hall d'immeuble, une porte cochère certainement déjà occupée ? Elle se voyait agressée par la convoitise de ses vêtements, du peu d'argent qu'elle

possédait, ou d'un portable, d'une montre à monnayer en échange de nourriture ou d'alcool. Son regard semblait se perdre dans le cauchemar que sa tête venait d'inventer.

— Vous pensez à quoi, vous avez l'air inquiet ?

À l'écoute de sa question, elle réalise en même temps que lui que le vouvoiement sonne bizarrement. Deux jeunes personnes de la même génération avec un début d'histoire aussi original se doivent, en pareilles circonstances, d'accentuer leur complicité naissante.

— Ça vous gêne si on se tutoie ?

— C'était ça la raison de ton inquiétude ?

Elle fit un signe de tête négatif en souriant et en poussant un soupir de soulagement, comme si ce court échange avait dissipé ses visions cauchemardesques en un clin d'œil.

La sentant rassurée, il lui proposa de finir de se détendre autour d'une petite collation, afin d'envisager l'avenir proche avec sérénité et objectivité compte tenu de la situation qui ne cessait de se dégrader.

Il reprit son geste circulaire d'automate dans la casserole de soupe, ajouta les ingrédients nécessaires à doubler la dose, sortit quelques endives mises au forçage trois mois plus tôt, le reste des pommes qui sommeillaient bien alignées dans la cave à côté des pots, des bocaux et autres verrines.

Comme un réflexe, un instinct de conservation, il l'invitait à descendre dans sa cave pour lui montrer ses réserves, au cas où.

— Au cas où quoi ? lui demanda-t-elle surprise.

— Si je meurs, au moins tu pourras subsister quelques jours en attendant qu'on vienne te porter secours...

La dérision était glaciale. On sentait une espèce d'humour noir, de rire jaune, de blague à froid... Si l'on peut dire.

Au chaud face au feu de bois, ils continuèrent à se raconter et à se faire rire au hasard des situations qu'ils avaient déjà vécues. Ils se découvraient les mêmes attirances pour l'ironie, le rire franc et tout ce qui rend heureux, en général.

Le style de personnage, mi adulte, mi enfant, lui plaisait bien instinctivement, tout comme ses endives à la fraîcheur amère.

La nuit avait maintenant tout englouti, les flocons continuaient d'épaissir la couche déjà formée, donnant à la route nationale l'aspect glacé d'un champ de coton. Plus aucun dénivelé n'était visible, les quelques voitures rangées le long du trottoir étaient dissimulées sous la demi-coque ovale de la neige, ajoutant au champ quelques bosses, par-ci, par-là. La lueur argentée de la pleine lune rendait l'environnement oppressant tant on pouvait sentir le froid intense au dehors.

Il ressentit une double inquiétude en voyant les stalactites prendre naissance sur le bord des gouttières et en regardant les flocons descendre à la verticale sans que plus rien ne modifie leur trajectoire. Le vent était tombé. L'éolienne avait gelé. La nuit s'annonçait difficile.

Pour se détendre il lui demanda en souriant :

— Tu aimes les nuits blanches ?

Seuls la neige et le gel le préoccupaient. Il n'avait aucune arrière-pensée. Elle, se sentant sécurisée, pour le moins rassurée, n'avait plus prêté d'attention aux conditions extérieures. Elle voyait la neige tomber à travers la fenêtre en se disant qu'il s'agissait d'un hiver un peu plus rigoureux qu'avant et c'est tout.

Sa question l'embarrassait car elle la trouvait abrupte. Aucun signe préalable de séduction, aucun compliment particulier sur sa tenue ou son physique, pas de regard insistant ou de sourire enjôleur. Seulement une nuit blanche, comme il lui avait proposé un bol de soupe ou un quartier de pomme, là c'était le lit, carrément.

Sans réponse de sa part, il la dévisagea en insistant :

— Non ?

— Ben, c'est un peu gênant comme question...

Sans avoir encore saisi le quiproquo, il lui confirma qu'elle pouvait, bien évidemment passer la nuit ici et que, de toute façon, elle n'avait guère le choix.

— Je sais que je ne peux pas faire autrement, mais tu aurais pu me le demander moins brutalement...

Il ouvrit des yeux tellement chargés d'étonnement, qu'elle se demanda soudain où se cachait le malentendu. Tout en dirigeant son regard vers la fenêtre afin de fuir son visage noyé d'incompréhension, elle se mit à s'esclaffer en fixant le blanc laiteux de la neige dans la nuit noire... Et blanche.

— La nuit blanche ! dit-elle en pouffant !

Il venait de comprendre également. Leurs rires s'étaient rejoints, leur regard pétillait de vie.

Il n'empêche que rien ne lui disait depuis combien de temps le congélateur avait cessé de fonctionner. Deux heures ? Quatre ? Il pouvait conserver au moins une trentaine d'heures, après c'était fichu.

Ils réfléchirent ensemble au meilleur moyen de sauver le plus d'aliments possible sans risquer de s'intoxiquer. Cuire et réserver au frais, avec les températures extérieures, rien de plus facile. Ils auraient pu fumer, saler, boucaner, mais c'eût été un jeu plus qu'un réel intérêt. Une tempête de neige, même particulièrement inhabituelle, à trente kilomètres de Paris, ne pouvait pas durer des semaines entières sans secours possible.

— On va jouer aux esquimaux ! dit-il d'un ton décidé.

Demain soir, si les conditions ne se sont pas améliorées, il avait la ferme intention de préparer un trou dans la neige pour improviser un réfrigérateur.

Il jeta un coup d'œil au thermomètre extérieur : -18°. Bon ça permettra de durer encore un peu.

Après la visite de la cave, il lui proposa de sortir avec lui sous l'appentis pour récupérer quelques bûches et faire coucou aux poules.

— T'as des poules ?

— Ouais, et des lapins aussi...

— Bizarre, les esquimaux c'est plutôt les phoques et les ours d'habitude...

— Je ne suis ni l'un ni l'autre ! Allez, couvre-toi...

En ouvrant la porte qui donne sur la réserve de bois, ils eurent le même frisson et le même réflexe de s'emmitoufler davantage dans une doudoune pourtant bien fermée.

Après avoir allégé du mieux qu'il pouvait le toit du poulailler, il s'attarda un peu devant l'abri des quatre lapins qu'il

avait voulu un peu plus spacieux que des clapiers habituels. L'abri, recouvert d'une épaisse couche de paille, avait été enterré à quelques dizaines de centimètres pour leur laisser une impression de terrier, et la surface de quelques mètres carrés leur permettait de se dégourdir les pattes avant de passer à la casserole. Il diminua la couche de neige qui bouchait l'entrée du "terrier" et ajouta un peu de paille devant. Il les imaginait blottis les uns contre les autres au fond de leur abri, partageant leur chaleur et leur souffle tiède.

— Allez ! On va faire comme les lapins !

Une façon comme une autre de dire : "Viens ! On va se mettre au chaud !"

Elle avait encore en tête le souvenir très présent de "la nuit blanche", et ne se laissa pas prendre au quiproquo pour cette fois, d'autant qu'elle pensait en souriant : "Un lapin, ça fait pas la nuit...".

Il avait repéré l'endroit idéal pour creuser la neige et rassemblé quelques planches et une pelle à proximité.

En entrant au chaud, elle lui fit remarquer que, au moins, ça les ferait bouger un peu de jouer les esquimaux en pleine tempête de neige. Pour l'heure, elle semblait perdurer. La neige volait en rafales, jetant ses flocons en tous sens, épaississant les couches déjà formées. Sous la faible lueur de la pleine lune, on distinguait, en surépaisseur, une croûte cristallisée, luisante et craquante comme du verre pilé.

Après avoir échangé avec autant de spontanéité, après s'être rendu compte que leur rire et leur humour étaient parfaitement calqués l'un sur l'autre, ils tournèrent la tête en direction de la fenêtre de la cuisine. Leur regard se fixa sur les stalactites qui s'allongeaient inéluctablement au rythme des gouttes qui perlaient en bas de la petite colonne, se figeant, prises au piège du froid et de la glace. Les quatre plus gros glaçons atteignaient maintenant une dizaine de centimètres, tandis que de petites billes accrochées à l'huissierie en faisaient naître d'autres.

La nuit, le froid, la neige et le vent les firent se rapprocher l'un de l'autre, se prendre la main sans rien dire.



Depuis le temps qu'on en parlait, il fallait bien qu'elle arrive un jour cette météo exécrable, insupportable par l'être humain.

Ces montées d'océan tandis que d'autres parties du monde s'asséchaient. Ces incohérences climatiques qui auraient rendu la terre invivable. Cet immense chaos contre lequel aucune arme, aucune stratégie militaire n'était efficace. La guerre promettait d'être courte, violente et sans merci. À force d'être saignée, écorchée vive, brûlée jusqu'au sang ; depuis que les hommes se torturaient, se haïssaient, étaient pris par le goût de la rancune et de la violence, elle rugissait de toutes ses forces la terre, elle hurlait de désespoir et de douleur, la terre. Le temps semblait venu pour les hommes, de survivre, pour ceux qui l'auraient pu, dans la peur et l'instinct primitif de rester en vie quel que soit le prix à payer. La crainte de cette perspective inéluctable les envahissait peu à peu. Cette nuit était comme un seuil, un pas franchi de l'autre côté, dans un monde hostile et dangereux auquel ils n'étaient pas préparés.

La neige avait atteint une telle épaisseur qu'il leur était impossible de sortir de leur piège. Emmurés vivants dans la blancheur de la glace. À travers la fenêtre, ils ne voyaient plus que du blanc tout autour. Des masses informes avaient remplacé les voitures garées le long de la nationale. Les pavillons d'en face semblaient enveloppés d'un cocon dont les fibres s'allongeaient entre le toit et le sol au fur et à mesure que les colonnes de glace se rejoignaient.

Comme deux fragiles bras tendus, les stalactites et les stalagmites semblaient s'appeler, vouloir à tout prix se rejoindre, se toucher avant de s'unir définitivement jusqu'à ne plus distinguer l'origine de leur création. L'une avait formé l'autre, par besoin, par nécessité, par amour, elles emprisonnaient de glace et de froid tous les endroits qui leur étaient offerts. À gauche, le hangar en préfabriqué, accolé à la maison d'en face, avait croulé sous le poids de la neige. Plus aucune trace de fils ou de câbles aériens ; tout était rompu. Seuls subsistaient quelques bouts, pendouillant aux poteaux givrés. La lumière leur ferait bientôt défaut. La seule bouteille d'alcool à brûler qui lui restait ne pourrait plus assurer que deux recharges dans les lampes. C'est tout ce qui lui restait de sa

dernière "fondue party" en compagnie de ses trois copains de l'internat.

Qu'étaient-ils devenus ceux-là ? Bientôt un an qu'ils ne s'étaient pas vus. Quel temps faisait-il ailleurs ? Étaient-ils les seuls à être peu à peu ensevelis ? Était-il possible qu'aucun signe de vie ne soit visible alentour ?

Une foule de questions leur apparut soudain.

N'ayant plus aucun moyen de communiquer, de sortir, ou d'appeler du secours, il ne pouvait compter sur les seules traces de fumées sortant de la cheminée. Certes, le pavillon était sans doute le seul à paraître encore habité dans le quartier, mais par ce temps, même un hélicoptère ne pouvait décoller. Ils étaient totalement isolés, prisonniers du temps qui s'acharnait à les engloutir.

— Je savais bien aussi... marmonna-t-il les dents serrées.

— Tu savais quoi ?

— Que c'était pas normal depuis le début. Tu vois, je t'ai dévoilé les réserves, montré le bois, les poules et les lapins alors que c'était ridicule normalement ; toi-même, instinctivement, tu n'as pas bronché...

— Oui, mais pas pour les mêmes raisons, ta vie m'a tout de suite captivée... Toi tout entier en fait.

Il la regardait avec un air intrigué. Amoureuse ou juste un peu effrayée par les circonstances et cherchant une protection, un soutien ?

Elle lui apporta la réponse en approchant son visage du sien, s'arrêta à quelques centimètres, posa son regard sur sa bouche, sentit le souffle tiède de sa respiration avant de goûter avec un infini plaisir, le contour de ses lèvres et la douceur de ses mains.

Devant la cheminée, ils oublièrent le temps, le froid et la nuit, pour ne penser qu'à l'autre, le temps que dureraient leurs enlacements.

À peine s'étaient-ils déliés l'un de l'autre, qu'un bruit sourd d'effondrement fit trembler le mur du salon et les pétrifia pendant quelques longues secondes. Tout en s'habillant il essaya de localiser précisément l'origine du bruit, en imaginant le pire. Au point où ils en étaient, un mur pouvait bien

s'effondrer, et la maison avec, ils seraient restés l'un près de l'autre le plus longtemps possible.

Effectivement, en ouvrant la porte du garage qui donnait sur l'appentis, un nuage de poussière le prit à la gorge et le fit reculer en crachant. Il referma violemment la porte, et s'y adossa le temps que finisse sa quinte de toux.

Une fois qu'il put respirer à nouveau normalement, il ausculta le mur et la porte du garage de haut en bas sans rien remarquer d'apparemment grave. Il prit cette fois-ci mille précautions pour ouvrir à nouveau la porte. Prêt à reculer au moindre craquement sinistre ou à la première intrusion de cette poussière dense et âcre.

Il entrouvrit, dans un premier temps, avec une infinie lenteur comme si un seau d'eau avait été placé sur le haut de la porte ; comme à l'internat. Qu'est-ce qu'ils avaient pu rire avec cette plaisanterie digne de Laurel et Hardy. Deux d'entre eux s'étaient fait piéger plusieurs fois dans l'année, jusqu'au jour où, à leur grande surprise, l'un des surveillants entra dans la chambrée alors que jamais auparavant il ne passait à cette heure.

Nous eûmes beau tenter de le convaincre que le seau était arrivé là un peu comme la vierge à Lourdes, il ne fit même pas semblant de nous croire. La gentillesse ne faisait pas partie de son uniforme de garde. Pour l'heure il était imbibé de colère et ruisselant de vengeance.

Depuis ce temps, ils s'étaient avoués, les trois compères de cette époque, avoir encore le réflexe de regarder, de temps à autre, avant d'ouvrir une porte, si un risque d'averse était prévisible. Cela le faisait sourire car il savait que personne, à part lui, dans ces moment-là ne regardait le dessus des portes l'air un peu absent, amusé.

Il ouvrait donc avec précaution car, pour une fois depuis bien longtemps, il y avait un risque, un vrai danger potentiel. La différence avec ces temps éloignés était que là, le piège était réel et le danger important, il ne jouait plus.

Le temps qu'il prit à récupérer, faire un point rapide et ouvrir la porte, avait permis au nuage de poussière de se dissiper suffisamment pour qu'il se rende compte que l'appentis, le poulailler dans son prolongement étaient à terre.

Le bois, les briques, et l'épaisse couverture de chaume, ne formaient plus qu'un tas, pris dans la neige, que le poids avait dû faire céder. En cassant, les fils de l'éolienne avaient tiré sur le mât, lui donnant un air penché, inquiétant.

Enterrées vivantes les poules ! Enfin, vivantes ou congelées, avec ce froid de canard, une poule ne résiste pas. Pareil pour les lapins un peu plus loin. La réserve de bois inaccessible, la trappe de la réserve d'eau, l'atelier, les outils, tout enseveli sous un fatras de débris et plus d'un mètre de neige. Là, l'anxiété grandissait aussi vite que les secondes s'égrenaient, que le froid mordait partout où il pouvait s'immiscer. Ce froid comparable à de minuscules aiguilles de glace qui transpercent et rentrent en profondeur dans les chairs. Ce monstre invisible qui vous attrape au détour d'un courant d'air, pénètre par le moindre petit espace entre les vêtements et la peau, entre la chair et le noyau, et vous glace, vous fige et vous pétrifie de l'intérieur.

Sans de bois de chauffage, il savait que, même bien emmitoufflés, ils n'en avaient pas pour très longtemps. Le froid était si rude, le vent si puissant, le gel si intense, qui détruit, rompt et tue.

Le froid les saisit dans le courant d'air de la porte. Il referma violemment comme s'il voulait que tout le reste s'écroule. Qu'il meure enseveli, assommé par une poutre, mais sur le coup, sans souffrir, sans agonie aucune, qu'elle soit de gel ou de faim. Ce qu'il refusait, de plus, était de la voir endurer les souffrances la première. Impuissant, la regarder s'éteindre comme une braise devient cendre, comme on maintient le dernier petit point rouge en soufflant délicatement dessus, tout en sachant que même son propre souffle n'y pouvait plus rien. Ils allaient mourir. Leur vie s'arrêterait là, statufiés de glace, le visage déformé par une ultime expression de douleur et de dégoût. Pris par l'incompréhension de la situation. Par la vitesse avec laquelle ils s'étaient fait prendre, par l'ampleur du dérèglement météorologique. Ça y était, la nature prenait le dessus, reprenait ses droits violents depuis trop longtemps.

Elle se serra très fort contre lui et lui chuchota :

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

Il n'avait pas de réponse. Du moins, la seule volonté qu'il avait était de durer le plus longtemps possible. Tout faire, tout réinventer pour chauffer et manger. Devenir instinctif, bestial s'il le fallait. Tuer pour se nourrir, casser, détruire pour alimenter le feu. Plus rien n'avait d'importance que la vie.

Non ! Ils ne pouvaient pas mourir ici. La preuve, la neige avait cessé, le vent et le froid s'intensifiaient, certes, n'empêche que la couche n'épaississait plus.

Il lui lança cet argument pour preuve d'optimisme. Elle n'avait rien d'autre à prendre, elle le suivit dans cette voie, car la vie est comme ça ; forte, puissante et dominatrice.

Pour l'heure il fallait coûte que coûte alimenter l'insert, car tous les allume-feu, les fagots et réserves de papier étaient sous la neige et les gravats.

Ah ! Cette maudite habitude de tout vouloir ranger, d'avoir tout sous la main, toujours au même endroit. Détestable manie de célibataire.

Voilà, pensa-t-il, si on s'en sort, j'éparpillerai tout dans la maison dorénavant. Les allume-feu sous le lit, le dentifrice dans la cave et les outils dans le terrier à lapins.

Lui qui pensait toujours tout bien faire. Qui ne laissait jamais rien au hasard, réfléchissait à tout avant d'entamer des travaux.

Se renseignait, se documentait, recueillait des avis. Eh bien là, complètement planté l'ami !

Elle le consola efficacement en lui faisant remarquer que, d'une part les conditions étaient totalement hors du commun, et donc imprévisibles, et d'autre part qu'elle goûterait bien un peu de sa chair fraîche pendant que la température le permettait encore.

À peine eût-elle fini sa phrase qu'elle s'approcha de son visage et le fit basculer vers l'arrière, sur le canapé dont le cuir semblait glacé lui aussi. Ils furent saisis de frissons, mais l'envie l'emporta sur ce contact peu accueillant.

Après avoir rassemblé toutes les couvertures, pull-overs et autres vêtements chauds, elle fit l'inventaire de la nourriture tandis qu'il continuait à casser tout ce qui pouvait brûler.

Il éprouva à certains moments, deux exactement, une terrible angoisse à l'idée de brûler le petit tabouret sculpté qu'il avait fabriqué pendant son premier stage d'ébénisterie alors qu'il n'avait que dix-sept ans. Son chevalet, fait main, lui procura la même sensation lorsqu'il commença à le dévisser. Il avait cet étrange sentiment de détruire sa vie, de brûler sa jeunesse, son adolescence. Tout lui faisait mal en pensant qu'il n'en resterait rien, seulement une image au fond de sa tête, pour les jours où le temps vous emporte à votre insu dans les sphères laissées derrière vous, comme les cailloux du petit poucet. Ce passé qui l'avait construit, l'avait aidé à grandir, à comprendre, il partirait en fumée dans les heures à venir.

Inventaire fait des ressources de première nécessité, ils pouvaient faire tenir l'insert dix à douze heures, pas d'avantage.

Côté nourriture, en rationnant, quatre jours semblaient le maximum possible.

Soudain, alors qu'ils rumaient ensemble toutes sortes d'idées plus ou moins saugrenues, c'est en regardant la lampe à pétrole qu'il s'exclama :

— J'ai une idée !

Elle le regarda l'air hébété. Une idée pourquoi, pensait-elle, pour mourir plus vite et sans douleur ? Elle les savait prisonniers. Capturés par le temps et l'isolement. Il leur était impossible de sortir tant la neige avait durci en plus d'être épaisse. Que pouvait-il imaginer qui puisse réellement lui faire renaître un espoir, même furtif.

— C'est quoi ton idée ?

— Ça va pas être simple, je garantis pas que ça marche, mais au moins on aura essayé... Il faut à tout prix que l'on se fasse remarquer.

C'est pas possible qu'il n'y ait pas quelqu'un, des secours, même si c'est à plusieurs kilomètres... Ça va être long et difficile, mais on va essayer de faire exploser ta voiture, elle n'est pas trop loin, mais suffisamment pour qu'on soit à l'abri. Le bruit de l'explosion et les flammes doivent bien attirer l'attention quelque part ?

— Faire exploser ma bagnole ?

Et elle partit dans un fou rire nerveux comme elle n'en avait pas eu depuis longtemps.

Certes les conditions étaient dramatiques, bien sûr peu d'issue semblait pouvoir les sauver, leur vie était en danger et pourtant elle riait, elle riait à ne plus pouvoir s'arrêter...

— Faire exploser ma bagnole ? T'as pas une mitrailleuse lourde chez toi, non plus ? Et les casques, ils sont où les casques ? Le tank, sort le tank...

Et elle riait tant et si bien, si fort, qu'elle l'entraîna dans son fou rire.

Prise d'une espèce de folie, elle se précipita dehors en criant entre deux bouffées de rire :

— Attention, y va faire péter le quartier !!!

Il la rattrapa et referma la porte en continuant de pouffer...

— Tu vois, c'est très exactement à ça que je pensais. Alerter, attirer l'attention comme tu viens de le faire en sortant crier.

— Tu veux me faire exploser aussi ?

Et elle repartit de plus belle dans ses éclats de rire incontrôlables, jusqu'à se priver d'oxygène et de respiration.

Une fois leur fou rire passé, elle ne put s'empêcher, en le regardant, de rire à nouveau quelques minutes avant de lui poser l'ultime question :

— Et tu comptes t'y prendre comment, pour faire exploser ma bagnole ?

— Il faut déjà se frayer un chemin jusqu'à ta voiture, déblayer jusqu'à pouvoir casser une vitre, j'ai ce qu'il faut pour faire exploser un cocktail Molotov à retardement. Il parlait en professionnel, à sa très grande surprise. Elle s'était déjà rendue compte de sa polyvalence, voire de ses poly compétences, il n'empêche qu'elle avait du mal à l'imaginer en terroriste.

— Tu vas mettre une cagoule et des grosses chaussures montantes ? Tu prends ton couteau ?

Elle se remit à rire, comme si plus rien n'existait d'autre que la dérision. Elle ne pensait qu'à l'explosion, boum ! "Faire exploser sa bagnole" avait pris le pas sur le reste. Elle était fixée sur la déflagration.

Cette fois-ci, elle cessa de rire et s'effondra en sanglots entre ses bras. Les nerfs craquaient. Ils étaient simplement tendus, raidis par le fou rire, mais là, ils venaient de lâcher. Elle

était à bout. Pleurer ? Rire ? Elle ne savait plus quelle émotion l'envahissait, la peur surtout.

Après avoir revêtu les vêtements les plus protecteurs, ils s'acharnèrent à dégager le minimum pour atteindre la voiture ensevelie sous la neige dure et compacte.

À la moitié du chemin, quatre ou cinq mètres, pas davantage, ils rentrèrent se réchauffer de longues minutes avant d'avoir les doigts gelés. Le plus dur était d'y retourner. Heureusement qu'il ne neigeait plus, le fin couloir tracé à coups de pied de biche et de règle à maçon restés dans le garage, dessinait une sorte de vermicelle entre la porte d'entrée et la destination qu'ils s'étaient fixée. Après plusieurs allers et retours, trois heures plus tard, ils étaient sur le toit de la voiture. Elle rentra se mettre à l'abri, après qu'il ait cassé la vitre arrière. Il se pencha pour déposer la bouteille remplie d'explosifs en tirant délicatement sur la mèche confectionnée avec le reste du salpêtre, pour lui laisser le temps de rejoindre la maison malgré les glissades prévisibles. Il estimait le retard d'allumage à une minute environ.

Lorsqu'il se décida à allumer la mèche, il avait un mauvais pressentiment, ses mains tremblaient de peur et d'angoisse au-delà du froid. Elle, tapie à l'intérieur, au plus loin de la porte, les mains collées aux oreilles, ne distinguait qu'une vague silhouette, lointaine et pourtant proche ; trop proche peut-être. Lorsqu'elle aperçut l'étincelle de l'allumage, elle eut à peine le temps de le voir glisser, puis lourdement chuter dans la neige qu'une terrible explosion retentit, disloquant des morceaux de chair et de tissu rouge autour de lui. Ses yeux, son regard entier furent imprégnés de sang aussi.

Plusieurs dizaines de milliers d'années plus tard, des êtres ne connaissant rien de l'histoire de la Terre, retrouvèrent son corps, en partie mutilé, aux côtés de celui de sa compagne de quelques jours, congelé lui aussi, le visage figé sur une expression d'incompréhension et de douleur extrême



*« Tout est bien qui finit mal »*

*« Tout est bien qui finit mal »*

# *La « box »*

Il fallait à tout prix qu'il économise de l'argent. Toute épargne possible était bonne à prendre. Après avoir rogné sur les postes les plus importants, il se rendit à l'évidence : devenir autonome en nourriture lui procurerait un triple avantage : la qualité, le naturel et les économies substantielles que pouvait représenter l'agrandissement du potager. L'opportunité d'être en bordure de rivière lui permit de faire une retenue d'eau et d'élever des écrevisses, une autre partie du terrain se prêtait notamment à la culture des champignons, et à l'élevage des escargots. Une ligne de fond et un carrelot dans la rivière lui permettaient de remonter parfois un sandre, ou des anguilles. Après s'être limité sur le gas-oil, avoir négocié le prix du bois de chauffage et s'être résolu à utiliser l'électricité avec parcimonie, il se laissa également tenter par des offres de téléphonie couplées à son forfait Internet. Le grand opérateur national était contraint de libérer des lignes au profit de la libre concurrence. Une trentaine d'euros par mois, ce n'était déjà pas si mal pour l'aider à serrer les cordons de sa bourse.

Quelques semaines après il reçut et installa tout le matériel nécessaire au fonctionnement de sa nouvelle boîte, sans les prestations du grand opérateur, auprès duquel, son fournisseur d'accès Internet avait dû prendre un plaisir sadique à faire résilier son contrat.

Et bingo ! se dit-il ! Trente euros par mois... Deux cents balles quand même !

Il s'était créé un réflexe de conversion en Francs, car depuis que l'on avait transformé certains nombres en chiffres, et les dizaines en unité, il se sentait pris au piège des "petites sommes" derrière lesquelles se masquait une vraie part de budget.

Il était particulièrement satisfait de son acquisition. Les craintes des changements de fournisseurs, surtout pour un service aussi important que la communication, s'étaient

évaporées. Il usait et abusait de son nouveau joujou, comme un enfant de son cadeau de Noël.

Son téléphone portable n'aurait plus lieu d'être sous peu, puisque tout fonctionnait bien ; donc, il ne renouvela pas sa carte, sur laquelle il ne lui restait que peu de crédit d'ailleurs.

Il aimait parler, échanger, mais à distance. Une sorte de timidité maladive l'avait poussé à se retirer des villes et de la foule, sous prétexte d'être "au vert". Il avait fait un choix d'isolement, relatif tout de même, puisque le chef-lieu de canton, qui restait l'accès le plus proche aux commodités indispensables du quotidien, se situait à un peu moins de trente kilomètres.

L'emplacement lui permettait, en plus de l'avoir payé peu cher, de vivre réellement au contact de la nature dans laquelle sa maison s'intégrait parfaitement. En lisière de forêt à l'ouest, et la longue bande de terrain qui s'éloignait en pente douce jusqu'à la rivière, cent mètres plus loin, au sud. Parfois, il regrettait d'avoir autant de déplacement à faire pour les courses, la pharmacie ou la poste, mais il préférait que l'on vienne à lui, n'ayant pas la témérité suffisante de faire le chemin vers les autres.

L'agrandissement du potager lui avait demandé beaucoup de travail et d'énergie, mais promettait de récompenser ses efforts très rapidement, puisque le printemps venait de démarrer. Les premières semences allaient bientôt lui faire courber l'échine. Les semis et le stock de graines récoltées l'an dernier ne lui permettraient pas de couvrir l'ensemble du terrain qu'il venait de préparer. Une bonne raison supplémentaire pour pianoter sur Internet et passer commande à "*Terranous*", son fournisseur fétiche de produits bio.

Assis sur sa grande chaise directoriale face à l'écran, main droite sur la souris, une tisane fumante devant le clavier, il se sent parti pour une bonne heure de surf et de visites diverses.

Après quelques minutes passées à fixer le sablier et la barre de progression qui s'entête à ne pas progresser, il ferme la connexion, et recommence deux fois sans succès.

Il éteint tout, redémarre : pareil.

— Tiens, bizarre ça !

Il s'empare de la notice livrée avec la box et part à la recherche d'une solution, ou, pour le moins, d'une explication.

— Ah, voilà : en cas de panne... Ah ouais ! Cinq pages quand même... Pas rassurant leur truc.

Première rubrique : diagnostiquez la panne grâce aux voyants. Effectivement, celui qui l'intéresse, qui confirme la bonne connexion est éteint. Tiens ? L'autre à côté aussi ! Ah là, c'est le téléphone. Il décroche, pas de tonalité, compose un numéro, rien.

Bon, pas de panique se dit-il, voyons du côté du bouton "reset" comme indiqué.

Lors de ses premiers essais après l'installation, deux de ses interlocuteurs lui avaient fait remarquer qu'ils l'entendaient mal par moments. Comme s'il avait le hoquet, ou que ses phrases étaient entrecoupées de petits silences. Là, carrément plus rien.

Bien, le "reset" a l'air de fonctionner. Les trois voyants restés allumés s'éteignent et, finalement, tout se rallume comme au début. Il décroche, tonalité OK, relance le PC, connexion OK aussi. Ouf ! Plus de peur que de mal. Juste un peu de temps perdu.

Cette année pour fêter son nouveau potager, il fait l'acquisition de graines de légumes anciens et de cornichons ; depuis le temps qu'il rêvait d'avoir suffisamment de place pour cultiver lui-même ses cornichons, se faire ses bocaux avec ses ingrédients faits chez lui et par lui, et enfin pouvoir croquer dedans à bonne maturité, avec les plats appropriés ; c'est-à-dire, pour lui, à peu près tous. Il goûtait ses cornichons dans la cuisine, comme des huîtres sur un rocher ; il les dégustait les yeux fermés, par petits bouts en prenant bien soin de les faire craquer sèchement, comme un pied de russule ou un radis bien frais. Le mélange acide des condiments dans le vinaigre, la douce amertume de l'estragon macéré près de l'ail, les petits oignons fermes et croquants aussi. Le cornichon deviendrait emblématique de son potager, son garde-manger, son assiette et son estomac. Il avait trop attendu.

Sa journée se terminait bien. Il avait fini ses achats dans le budget qu'il s'était fixé, malgré quelques graines encore manquantes dans sa panoplie, il reviendrait sous peu compléter

sa liste. Pouvoir enfin sortir admirer son terrain, calculer à nouveau le nombre de rangs, la disposition et les associations, surtout pour les cornichons. Les semis n'attendaient plus que d'être repiqués d'ici deux semaines environ, les tunnels étaient en place et les planches nettoyées.

Ses seuls amis, au nombre de deux, pas davantage, vivaient respectivement à quatre cents et six cents kilomètres de chez lui. Copains d'enfance, devenus complices, puis amis, séparés par la vie, le mariage et les raisons professionnelles, ils aimaient à prendre rendez-vous au moins deux fois dans l'année, pour se purifier quelques jours chez lui, se dépolluer de leur mégapole et de son stress quotidien, mais surtout se ressasser les souvenirs qui les avaient liés. Une sorte de cérémonial d'anciens combattants auquel ils faisaient tout pour qu'il reste immuable.

Deux amis comme eux, c'est précieux, surtout quand on n'a plus de famille, qu'on est resté célibataire et que l'on n'a jamais noué de véritables liens avec les autochtones.

Il était tellement satisfait de sa journée, qu'il fallait partager sa joie, et donc, un petit coup de fil aux amis serait le bienvenu.

Il eut cette moue, en entrant dans le bureau, voyant qu'il manquait la lumière verte sur une des leds de la box. Deux fois de suite dans la journée ? Pourtant oui. Ce n'est qu'en éteignant et en rallumant qu'il put récupérer la tonalité du téléphone. Il sentit un léger frisson lui parcourir le dos, comme un pressentiment ; un malheur rôdait dans l'air sans qu'il puisse en sentir le degré de gravité pour l'instant.

Après ses conversations téléphoniques, il se sentait mieux. Ils ne se parlaient pas régulièrement, mais quand l'occasion se présentait, cela pouvait durer plus d'une demi-heure.

Plus tard dans la nuit il eut ce cauchemar étrange : sa box clignotait de toutes parts avant de se métamorphoser en cornichon géant qui n'avait de cesse de vouloir l'engloutir.

La matinée promettait d'être ensoleillée, juste assez fraîche pour entamer les premiers travaux de jardinage.

Ces instants-là, il les aimait par-dessus tout. Les parfums de la terre, le chant des multitudes d'oiseaux, les

premiers rayons et cette lumière qui prenait enfin ses couleurs chaudes en éclaboussant tout sur son passage. Quelques tuteurs se dressaient déjà pour marquer les emplacements et répartir les légumes au mieux des associations qu'il connaissait.

Son calendrier était prêt dans sa tête et sur le papier. Tout était repéré, les jours, voire les demi-journées de repiquage, de semis, de taille en fonction du type de légumes et de la lune. Mardi 4, les légumes racines, jeudi 16 les légumes feuilles, attention au nœud lunaire le 23... Tout ça, il aimait bien, il nageait dans le vocabulaire, les cycles et les périodes avec une aisance incomparable.

Régulièrement en fin de journée, il consultait sa messagerie pour vérifier l'avancement de sa commande. Tout aussi régulièrement, sa box lui faisait maintenant les mêmes caprices. Une fois sur deux, il était obligé de redémarrer et lorsqu'il avait voulu faire part de son mécontentement au service après-vente, le téléphone s'était coupé sans maladresse de sa part, avec pour seule indication : Micro coupé. Il était furieux. Non seulement il payait au travers de numéros surtaxés mais son matériel pourtant neuf était d'une instabilité chronique, et maintenant le téléphone se coupait comme dans les jeux que l'on doit alimenter de pièces de monnaie pour continuer. C'en était trop, il entamerait, dès demain, les démarches pour faire machine arrière et récupérer son bon vieil abonnement, cher certes, mais fiable.

La nuit se déroula avec les mêmes cauchemars, presque habituels maintenant, seulement amplifiés par son agacement.

Au lever, il était fatigué, comme on peut l'être après plusieurs mauvaises nuits et mauvais rêves. Il traînait. Il grommelait à chaque geste. Il était bougon. Il s'efforçait de regarder par la fenêtre en tartinant sa confiture ; il faisait beau, très beau. Un brin de consolation en cette matinée maussade et les contrariétés de ces derniers jours.

Il était trop tôt pour appeler, il opta pour le travail extérieur qui avait le pouvoir de lui laver la tête rapidement.

Ce matin-là, il aurait dû rester sous la couette et ne jamais se lever. Ce fut le début d'une longue série

d'événements qui le plongèrent, peu à peu, dans les méandres d'une mort annoncée.

En descendant de la douche, située à l'étage et à côté de son bureau, un faux pas le fit se retrouver en bas des douze marches avec un genou qui gonflait à vue d'œil, et une douleur sourde qui faillit lui faire perdre connaissance. Il avait terriblement mal et mit plusieurs longues minutes avant de retrouver un semblant de soulagement. Cet accident, il ne le savait pas encore, aurait des conséquences qu'il n'imaginait pas.

Deux questions se posaient :

— Comment rejoindre l'armoire à pharmacie qui se trouvait dans la salle d'eau, à l'étage ?

— À qui allait-il pouvoir s'adresser en cas d'hospitalisation ou simplement d'immobilisation prolongée ?

Pour l'instant, il n'avait réponse ni à l'une, ni à l'autre. Il recouvrait ses esprits petit à petit, et surtout un vague espoir de guérir vite en distinguant, tout en haut des marches, sur le secrétaire, toutes les lumières allumées sur la box.

Avec trois cuillères en bois, un torchon rempli de glace et la ficelle de boucher, il se bricola une attelle, qui le fit sourire quand il passa en glissant sur les fesses devant le miroir du couloir.

— Salut toi !

Dit-il en se souriant à lui-même...

— Tu t'es bien amoché dis donc ! Et c'est qui qui va faire la bouffe, le jardin, le ménage et le reste ? Hein, c'est qui, dit ?

Et il reprit sa glissade de cul-de-jatte en criant : "C'est moi !!!!!"

Le médecin lui prescrit les examens d'usage pour confirmer ses doutes : entorse, ménisque externe explosé et peut-être déchirure d'un ligament, en espérant que la rotule n'ait rien. Il se fit expliquer les différentes démarches pour les bons de transport, les remboursements et éventuellement une aide à domicile dans le cas où une opération aurait été nécessaire. Le médecin lui laissa une boîte d'analgésique pour les quelques nuits à venir, et lui souhaita bon courage.



Les différents examens ne laissaient pas le choix. Une opération et quelques dizaines de séances de rééducation étaient inévitables.

Au mieux six à huit semaines, au pire jusqu'à quinze ; tout cela dépendra de son moral et de sa volonté à guérir au plus vite. L'hospitalisation ne dura que quatre jours durant lesquels il faillit, par mimétisme avec son voisin de chambre, devenir vraiment malade...

Hospitalisation identique, âge équivalent, mais tempérament totalement opposé, donc séquelles postopératoires pour l'un et pas pour l'autre. Peut-être aucun rapport, il n'empêche qu'il sortit dans l'après-midi du quatrième jour, avec une légère inquiétude quant aux séances de travail, compte tenu de ce qu'il venait de subir pendant les trois jours après l'opération. Son voisin hurlait tellement à la mort pendant les mêmes soins, qu'il ne pouvait s'empêcher de demander au kiné si les réglages de l'arthro-moteur étaient identiques aux siens ?

Un clin d'œil suffit à le rassurer sur les mœurs non sadiques du kiné, qui s'évertuait à parler et expliquer du mieux qu'il pouvait l'importance de la rapidité apportée à sa rééducation, sous peine d'être boiteux ou claudiquant pour le restant de ses jours.

Une fois rentré et familiarisé avec ses cannes, il fit rapidement connaissance avec son "chauffeur" qui l'emmenait et le ramenait trente minutes plus tard. C'est lui, en grand habitué qu'il était, qui l'informa qu'après la cinquième séance il aurait déjà beaucoup moins mal et que par la suite, il pourrait même se rééduquer tout seul à la maison. Entre son chauffeur, sa kiné et son infirmière qui semblait prendre beaucoup de plaisir à bavasser un peu pendant sa piqûre quotidienne, il se rendait compte de n'avoir jamais eu autant de monde à la maison avec une telle régularité pendant aussi longtemps.

Tout compte fait, seule l'absence de travail au jardin l'embêtait. L'odeur de la terre, de l'humus lui manquait. Il allait sans doute rater pas mal de semis et de repiquages pour cette saison. De toute façon il n'y avait pas d'autres solutions que de se faire une raison, jusqu'à ce que "Monsieur genou" daigne recommencer à se plier sans douleur et surtout, sans risque.

Sa vie était rythmée par les allers et venues de ses praticiens, sa lecture et ses mots croisés, ses longs moments à surfer pour faire ses courses, entre autres.

Il continuait à pester lorsque la box s'éteignait, ou lui coupait purement et simplement le micro du combiné du téléphone. Après plusieurs appels de réclamation, des menaces de résilier son abonnement et des coups de gueule magistraux auprès des opérateurs qu'il traitait plus bas que terre, avec un mépris et une ironie qui auraient déclenché chez plus d'un, un lot d'injures ou d'insultes particulièrement salées, il se mit à rédiger sa lettre de résiliation, qui resta sur le coin du secrétaire, pour le jour où il pourrait se rendre à la poste, seul, en trotinant avec allégresse, enfin libéré de ses cannes.

Au bout de trois semaines, comme prévu, il avait déjà perdu la visite de son infirmière, son chauffeur ne venait plus que tous les jeudis. Plus qu'une semaine et il serait enfin libéré de son attelle articulée qui lui pesait surtout la nuit, malgré l'amplitude de pliage qui atteignait les quatre-vingt-dix degrés et lui permettait tout de même quelques-uns des mouvements les plus ordinaires. Bref, il récupérait assez vite et se retrouvait progressivement dans sa solitude d'avant avec un léger handicap provisoire en plus.

Il eut cette étrange impression d'être revenu d'un voyage. D'un séjour d'une autre contrée, dans laquelle tout va plus vite, le temps est accéléré, les gens se pressent, viennent et s'en vont, puis reviennent et repartent lui faisant oublier son oisiveté forcée, sa délictueuse passivité, à ses yeux. Il culpabilisait. Lire, écrire, dessiner ou toute autre loisir était une récompense, rien d'autre. L'une de ces activités devait se gagner et n'avait le droit d'être entreprise que si elle était méritée. La valeur du travail, la nécessité de se contraindre à certaines tâches faisait partie de son quotidien, de lui tout entier. Même handicapé, ses doigts fourmillaient, ses membres avaient besoin d'exercice, tout son corps réclamait de l'activité, du mouvement, du travail.

Avant de se remettre à piétiner son potager malgré son état, il se souvint d'un bout de commande resté en souffrance pour faute de stock il y a environ trois semaines. En rejoignant son bureau, il fut pris d'une montée de colère impossible à

calmer en apercevant le voyant de la connexion éteint. Avec la même désolante habitude, il éteint, rallume, recommence, appuie sur "reset", s'énerve puis respire très fort pour se raisonner en regardant fixement la boîte résolument éteinte, têtue, bornée, figée dans son imbécillité de boîte de fils et de circuits imprimés qu'il a envie d'arracher, de piétiner, d'écrabouiller jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que des miettes en mélange.

Il rêve de faire crisser ses semelles sur des bouts de box explosée, de tirer très fort sur les fils jusqu'à ce qu'ils s'arrachent en emportant les tripes de la boîte avec, il voudrait qu'elle saigne, qu'elle ait mal, mal à le supplier d'arrêter en promettant qu'elle ferait tout pour lui jusqu'à sa mort... Il ignorait que celle-ci, justement, viendrait bientôt le prendre.

— Attends un peu, qui que tu sois au téléphone, je vais t'en passer une dont tu te souviendras longtemps ! se dit-il en attrapant son portable resté dans le tiroir depuis quelques semaines.

Et il ajouta en consultant le cadran :

— Et t'as intérêt à me rappeler fissa, avec ce qu'il me reste d'unités...

Pas de chance ! Il fut accueilli par un "call-center", non seulement délocalisé à en juger par le fort accent indien de son interlocuteur, mais en plus exécutant à la lettre des consignes économiques très strictes qui ne devaient souffrir aucune dérogation : ne surtout pas rappeler son interlocuteur, car d'Inde ou du Maroc, les coûts n'étaient pas supportables.

Non seulement la technologie était défailante, le service inexistant, les structures bien évidemment déshumanisées, mais il y avait aussi les chantages à l'emploi, les niveaux de salaires que l'on devrait appeler des aumônes, de la condescendance et cet indicible mais omniprésent mépris de la hiérarchie, qui ne vous laisse aucune illusion sur votre poste de marionnette corvéable à merci.

C'est avec ce type d'énergumènes, totalement étrangers aux problèmes humains, mais parfaitement rompus aux discours techniques appris par cœur, auxquels ils n'entendaient rien eux-mêmes, qu'il s'entendit une fin de non-

recevoir à le rappeler chez lui, malgré son isolement, sa blessure et... son calme relatif.

Lorsque son portable s'éteignit par manque de crédit, il n'avait plus aucun moyen de communiquer avec l'extérieur. Plus de connexion, plus de téléphone sous aucune forme que ce soit.

— Allez ! Tant pis, se dit-il... Dans trois jours je demanderai au chauffeur de me déposer à la poste. En attendant, il est grand temps que j'oublie tous ces sinistres connards robotisés...

Et le voilà sorti avec son attelle et ses cannes, avec la ferme intention de tripoter quelques mottes et de sentir cette douce odeur d'humus printanière.

Il était rigolo tout plein avec sa canne dans la main gauche, enfoncée dans la terre jusqu'à vingt centimètres de profondeur, son attelle molletonnée bleu électrique et sa serfouette dans la main droite en train d'essayer de tracer son premier sillon de l'année.

De loin on croyait regarder un film d'Harold Lloyd ou de Buster Keaton, en attendant qu'il se passe quelque chose qui fasse exploser de rire. Une chute, une incapacité à se relever, et en fond sonore le rire franc et spontané d'un public venu pour se détendre et oublier. En l'occurrence, lui aussi était là pour oublier justement. Il en oubliait tant son handicap et était tellement obnubilé par la rectitude de son sillon, qu'inévitablement, il chuta. La canne, rigide comme un tuteur, l'aïda à amortir sa chute, mais lorsqu'il se releva, il était boueux et maculé de terre des pieds jusqu'aux épaules. L'état de son attelle l'attristait particulièrement. Il ne se voyait pas aller chez le kiné crotté de la sorte.

Arrivé tant bien que mal dans la salle de bains, un long cérémonial commença. Enlever l'attelle pour la nettoyer, tout en faisant attention au genou et à la cicatrice. Il fit d'une pierre trois coups, en mettant dans le bac à douche son bleu de jardin, ses chaussettes et son attelle, soigneusement brossée au préalable. Assis, la jambe raide et le buste penché sur la lessive en cours, il s'attacha à enlever la moindre petite tache.

Lorsqu'il voulut se relever, le sol rendu glissant par les éclaboussures, se déroba sous sa seule jambe valide et il chuta

une fois de plus, mais cette fois-ci, avec beaucoup plus de gravité que dans le jardin. Il sentit un claquement sec et violent à l'intérieur de son genou, sa cicatrice se rouvrit partiellement, et le sang se mêla à celui qui dégoulinait de son cuir chevelu, après avoir lourdement frappé le carrelage.

Profondément sonné, à moitié inconscient, un bourdonnement grave et persistant dans les oreilles, il se traîna en dehors de la salle d'eau et mit un certain temps avant de réaliser que les voyants de la box étaient toujours éteints. Il voyait double, le mal de tête se faisait de plus en plus présent, de plus en plus insupportable. Il n'avait pas pris la peine de jeter un œil sur son genou qui le faisait horriblement souffrir, davantage encore qu'avant son opération.

Son téléphone portable, posé à côté de la box restait désespérément silencieux, surtout la tonalité d'appel. Ses doigts tremblaient de douleur, il était envahi d'une sorte de somnolence lancinante, le bourdonnement lui semblait plus assommant, plus lourd, plus pénétrant. Il appuya plusieurs fois sur les boutons de la boîte et sur les touches de son portable, en vain. Il vit du rouge au bout de ses doigts, rouge sang, tiède et épais. La douleur était trop intense, trop envahissante. Ses mains glissèrent doucement de la box, personne ne put entendre le bruit sourd accompagné d'un petit sanglot de peur et de regrets lorsqu'il tomba de tout son poids au pied du secrétaire.

Trois jours plus tard, avant l'arrivée de son chauffeur, la factrice portant un colis aux couleurs de la box, poussa un hurlement lorsqu'elle le découvrit baignant dans son sang séché, livide et sans vie, en haut des escaliers.

*« Tout est bien qui finit mal »*

**FIN**

Dépôt légal 11/2013